

Akc. 99/51

P 1 m. 13

I

Recueil

De Vers.

T. m^{ier}.

Cahier.

Ode

Sur L'ingratitude.

Quelle furie au teint livide,
Souffle en ces lieux un noir venin?
Sa main tient ce fer parricide.
Cui d'Agrippine ouvre le sein:
L'insensible cable, l'insolence,
Les sourdes haines, en silence,
Entourent ce monstre effronté,
Et tour-à-tour, leur main barbare
Là remplir sa coupe au Tartare,
Des froides ondes du Léthé.
Ingratitude, de tels signes
Sont tes coupables attributs:
Parmi tes bassesses insignes,
Quel silence assoupit Phébus?
Trop long-temps tu fus épargnée,
Sur toi, de ma Muse indignée,
Je veux lancer les premiers traits;
Heureux, même en souillant mes rimes
Du récit honteux de tes crimes,
Si j'en arrête le progrès.

Naïssons-nous injustes et trahis?
L'Homme est ingrat dès le berceau;
Jeune, sait-il aimer ses maîtres?
Leurs bienfaits lui sont un fardeau.
Homme, sent, il s'adore, il s'aime,
Il rapporte tout à lui-même,
Présumptueux dans tout état:
L'œuvre enfin, rends-lui service.
Selon lui, c'est une justice,
Il vit superbe, il meurt ingrat.
Parmi l'énorme multitude,
Des vices qu'on aime, et qu'on suit
Pourquoi garder l'ingratitude,
L'ice sous douceur et sans fruit?
Reconnaissance officieuse,
Pour garder ta loi précieuse,
En compte-t-il tant à nos cœurs?
Es-tu de ces vertus sévères,
Qui, par des règles trop austères,
Tyrannisent leurs sectateurs?
Sans doute il est une autre cause
De ce lâche oubli des bienfaits.
L'Amour-propre en secret s'oppose.

A de reconnaissants effets;
Par un ambitieux desir,
Croyant lui-même se suffire,
L'osant ne rien devoir qu'à lui,
Il craint dans le reconnaissance
Un témoin de son impuissance,
Et du besoin qu'il eut d'autrui.
Paré d'une ardeur complaisante,
Pour vous ouvrir à la prière,
L'ingrat à vos yeux se présente
Sous le manteau de l'amitié.
Il rempe, adulateur servile,
Vous pousse, à ses vœux facile,
Que vous aillez faire un Ami;
Triste retour d'un noble zèle!
Vous n'avez fait qu'un infidèle,
Peut-être même un ennemi.
Déjà son Ciel sent votre approche,
Votre présence est son bourreau,
Pour s'affranchir de ce reproche,
Il voudrait voir votre tombeau.
Monstre des bois, race farouche,
On peut vous gagner, on vous touche,

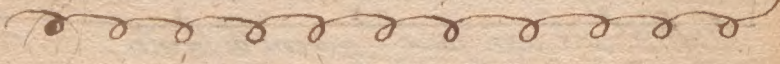
3
Vous sentez le bien qu'on vous fait,
Seul des monstres le plus sauvage,
L'ingrat trouve un sujet de rage.
Dans le souvenir d'un bienfait
Mais n'est-ce point une chimère,
Un fantôme que je combats?
Fait-il jamais un caractère,
Marqué par des crimes si bas?
O Ciel! que n'est-ce une imposture!
A la honte de la nature,
Je vois que je n'ai rien senti;
Je connais des cœurs que j'abhorrer.
Pourt les noirceurs surpasse encore
Ce que ces traits en ont montré.
Pour prévenir ces ames viles,
Faudra-t-il Mortels bienfaisans,
Que vos mains de jamais stériles
Ne répandent plus leurs présents?
Non leur dardé la plus noire
N'enlève rien à votre gloire,
Il vaut mieux d'un soin généreux,
Servir une foule coupable.

Que manquer un seul misérable
Dont vous pouvez faire un heureux. e
Des Dieux imitez les exemples,
Dans vos dons des règles suivez,
Aucun n'est caduc de leurs Temples,
Leurs bienfaits sur tous sont versés.
Le Soleil qui dans sa carrière,
Prête au vertueux sa lumière,
Luit aussi pour le Sclerat.
Le Ciel céleroit de répandre
Les dons que l'Homme en doit attendre
S'il en excluait l'Homme ingrat. e
Juste Themis contre un tel crime,
N'as-tu plus ni gloire ni voix?
Que l'ingrat n'est-il ta victime,
Ainsi qu'il le fut autrefois!
Que ne reprens-tu dans notre âge,
De ton antique Aréopage
L'équitable sévérité!
L'ingratitude était flétrie,
Et souffrait loin de la Patrie,
Un ostracisme mérité. e

4
Mais pourquoi te vantais-tu Athènes,
Sur la justice de tes loix,
Grand par des rigueurs inhumaines
Ta République en corrige les cruels?
Que de perscriptions ingrates!
Tes Alcibiades, tes Socrates,
Sont livrés au plus triste sort;
La méconnaissance et l'envie
Leur font de leur illustre vie
Un crime digne de la mort. e
Ainsi parlait, fuyant sa ville,
Themistocle aux Athéniens.
Tel qu'un palmier qui sert d'asile,
J'en sers à mes Concitoyens;
Pendant le tonnerre et l'orage,
Sous mon impénétrable ombrage
La peur des foudres les conduit;
L'orage cesse, on m'abandonne,
Et long-temps avant mon automne
La foule ingrate abat mon fruit. e
D'un Cœur né droit, noble et sensible,
Rien n'enflamme tant le courroux,

Que l'ingratitude inflexible
D'un traître qui se dote à nous:
Sous vingt poignards (fin trop fatale)
Le triomphateur de Pharsale
Voit ses jours voiriguer à B. Mus:
Mais de fer de coups le plus rude
Fut celui que l'ingratitude
Porta par la main de Brutus. e
Mortels ingrats, âmes sordides,
Que mes sons puissent vous fléchir!
Où si de vos retours perfides
L'Homme ne peut vous affranchir,
Que les animaux soient vos maîtres:
O honte! ces stupides êtres
Savent-ils mieux l'art d'être humain?
Où, que Seneque vous apprenne
Ce qu'il admira dans l'arène
De l'Amphithéâtre Romain. e
Un Lion s'élance, on l'anime
Contre un esclave condamné;
Mais à l'aspect de sa victime
Il recule, il tombe étonné:

5
Sa cruauté se change en jeu,
On lance sur la même proie
D'autres Lions plus en courroux:
Le premier d'un cœur indomptable,
Se range au parti du coupable,
Et seul le défend contre tous. e
Autrefois, du rivage Mure
L'esclave avoit fait les fers,
Trouvant ce Lion jeune encore
Abandonné dans les deserts,
Il avoit nourri sa jeunesse;
L'Animal ému de tendresse,
Reconnoît son cher bienfaiteur:
Un instinct de Reconnaissance,
Arme, couronne sa défense,
Il sauve son Libérateur. e



+ Qui importe lorsque on dort dans la nuit du tombeau,
D'avoir porté le sceptre, ou traîné le râteau;
L'on y distingue point l'éclat du diadème,
De l'Esclaver et du Roi la poussière est la même.
Le vice seul est bas, la vertu fait le rang,
Et l'homme, le plus juste, est aussi le plus grand.

+ Vois ces Sceptres dorés, marcher à pas lents
Traîner d'un corps usé, les restes chancelants,
Et sur un front jauni, qui à void la mollesse
Ils étoient à trente ans leur précocité;
C'est la main du plaisir qui leur creusant leur tombeau,
Et bienfaiteurs du monde ils deviennent leurs bourreaux.
Sous l'or et la pourpre chargés d'entraves
On les adore en Dieux, ils souffrent en esclaves.

Au Peuple.

+ Tes bras, tes mouvements, ta féconde industrie,
Multipliant par-tout le germe de la vie,
Pour tes travaux actifs anime l'univers;
Cent Rois aux nations n'ont donné que des fers.
Le Conquérant détruit, tu conserves le monde,
Ils ravagent la terre, et tu la rends féconde.
La triste humanité ne doit qu'à tes secours,
Ces puissants végétaux, les sociétés de nos jours;

6
Et ait dit on est vile, oserait on le croire?
Bienfaiteur des humains quel titre pour la gloire,
La bêche et la charrue, utiles instrumens
Brillent plus à mes yeux que ces fiers ornemens,
Ces clefs d'or, ces cordons, ces mortiers, ces couronnes,
Monumens de grandeur, semés aux toits du trône;
En vain l'opinion a causé l'orgueil,
Peuple pour ton pays tu dois vivre et mourir.

+ Je te rends grâce, ô ciel, dont la bonté propice,
M'écartera de ces rangs qui sont un précipice,
Je n'ai point en naissant reçu de mes aïeux
De l'or, des dignités, l'éclat d'un nom fameux;
Mais si j'ai des vertus, si mon mâle courage
A toujours dédaigné l'intrigue et l'esclavage:
Si mon cœur est sensible aux traits de la pitié,
S'il éprouve les feux de la tendre amitié,
Et si l'horreur du vice et m'anime et m'enflamme
Mon sort est trop heureux, j'ai la grandeur de l'âme.

+ Doux nœud de la reconnaissance,
C'est par toi que dès mon enfance,
Mon cœur fût à jamais lié:
La voix du sang, de la nature,
N'est qu'un impuisant murmure,

Après de la voix de l'amitié.

Quel est en effet mon père?

Celui qui m'instruit, qui m'éclaire.

Et celui dont le cœur oublie,

Les biens répandus sur sa vie,

C'est là le fils de nature.

D'un cœur ignoble, et bas rien n'efface les taches,

Rien ne peut ennoblir ni des sots, ni des lâches:

Par le mérite, seul on peut être élevé.

Tout est bas et rampant quand on en est privé.

L'état le plus abject, ou le rang suprême,

Sont les dehors de l'homme, et non pas l'homme même.

L'homme est long-temps trompé par de fausses images;

Mais la mort qui s'approche, efface les nuages.

Captive, jusqu'à lors, enfin la vérité

Sort du fond de nos cœurs, et parle en liberté.

On écoute sa voix, on change de langage;

De l'esprit et du temps on regrette l'usage.

Regardez tardifs d'un bien qui n'est jamais rendu!

L'esprit est presque éteint et le temps est perdu.

Ne perdons point le nôtre: heureux dans sa jeunesse

Qui prévoit les remords de la sage vieillesse!

Mais plus heureux encore qui sont les prévenir,

Et commence ses jours, comme il veut les finir.

Que sert une sagesse, après, et contrariante?

Heureuse la vertu douce, aimable, liante,

Dont les ris et les jeux accompagnent les pas!

La raison même, à tort quand elle ne plaît pas.

À ses desirs en vain l'on s'abandonne,

Dans l'espoir de jouir du sort le plus flatteur.

La beauté, les trésors promettent le bonheur;

Mais la vertu seule le donne.

Pour contenter ses frivoles desirs,

L'homme insensé vainement se consume:

Il trouve l'amertume

Au milieu des plaisirs.

Le bonheur de l'impie est toujours agité;

Il exerce la merci de sa propre inconstance.

Recherchons la félicité,

Que dans la paix de l'innocence.

Soyez juste, bienfaisant, ami de l'humanité

Qui sert les hommes, sert la divinité.

C'est pour le bonheur légitime
Que le modeste Abdolonyme
N'acceptait qu'à regret le trône de Sidon.
Plus libre dans un sort champêtre,
Et plus heureux qu'il ne fut l'être
Sur le trône éclatant des yeux de Didon.

Où. Caractère de l'homme juste.
Seigneur dans ton Temple adonable,
Quel mortel est digne d'entrer?
Qui pourra, grand Dieu, pénétrer
Ce sanctuaire impénétrable,
Où tes Saints inclines d'un air respectueux,
Contemplant de ton front l'éclat majestueux?
C'est ce lui qui du vice
Exalte le sentier impur:
Qui marche d'un pas ferme et sûr
Dans le chemin de la justice;
Attentif et fidèle à distinguer sa voix:
Intéressé et sévère à pratiquer ses loix.
Ce sera celui dont la bouche
Prend hommage à la vérité.

8
Qui sous un air d'humanité
Ne cache point un cœur farouche;
C'est par des discours faux et calomnieux
Jamais à la vertu n'a fait baisser les yeux.
Celui devant qui le superbe
Enfle d'une vaine splendeur,
Paroît plus bas dans sa grandeur
Que l'insecte cache sous l'herbe:
Qui bravant du méchant le sort le couronne
Honneur la vertu du juste infortuné.
Celui, dis-je, dont les promesses
Sont un gage toujours certain:
Celui qui d'un infame gain
Ne veut point grossir ses richesses:
Celui qui sur les dons du coupable puise
N'a jamais décidé du sort de l'innocent.
Qui marchera dans cette voie,
Comble d'un éternel bonheur.
Un jour des élus du Seigneur
Partagera la sainte joie;
Et les fureurs de l'Enfer irrité
Ne pourront faire obstacle à sa félicité.

Recueil
De Vers
2: cond.
Cahier.

Ode

De Prospérité à la Fortune.

Fortune dont la main couronne
Les forfaits les plus inouis:
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouis?
Jusques à quand trompeuse feras-tu
D'un culte honneur et frivole
Honorerons-nous les Autels?
Verra-t-on toujours les caprices
Consacrés par les sacrifices,
Et par l'hommage des mortels?
Le Peuple dans ton monstre ouvrage
Adorant la prospérité,
Te nomme grandeur de courage,
Valeur, prudence, Fermeté.
Du titre de Vertu suprême,
Il dépouille la vertu même
Pour le vice que tu chéris.
Et toujours ses fausses maximes
Erigent en héros sublimes
Les plus coupables favoris.

10

Mais de quel que superbe titre,
Que ces Héros soient revêtus,
Prenons la raison pour arbitre,
Et cherchons en eux leurs vertus;
Si n'y trouve qu'extravagance
Foliesse, injustice, arrogance,
Trahisons, fureurs, cruautés,
Change l'Écrite, qui se forme
Souvent de l'assemblée en carme
Des vices les plus délectés.
Apprends que la seule sagesse,
Peut faire les Héros parfaits:
Qui voit toute la hupfise
De ceux que tu penses à faire
Qu'elle n'adopte point la gloire
Qu'ennant d'une injuste victoire
Que le sort remporte pour eux.
Et qu'avant ses yeux stoïques
Leurs Vertus les plus héroïques
Ne sont que des crimes heureux.
Quoi, Rome et l'Italie en cendre
Ne seront honorer Silla?

J'admire dans Alexandre
Ce que j'abhorré dans Alcibiade?
J'appellerai l'Étu guerrière
Une vaillance meurtrière.
Qui dans mon sang trempe ses murins?
Esje pourrai forcer ma bouche
À louer un Héros farouche.
Ne pour le malheur des humains?
Quels traits me présentant vos fastes,
Impitoyables Conqueurs!
Des vœux oultrés, des projets vastes,
Des Rois vaincus pour des Tyrans.
Des meurs que la flamme ravage:
Des vainqueurs fumants de carnage:
Un Peuple ou ser abandonné;
Des Mères pâles et sanglantes
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un Soldat effrené.
Juges insensés que nous sommes,
Nous admirons de tels exploits.
Est-ce donc le malheur des hommes
Qui fait la Vertu des grands rois?

41
Ses gloire, fronde en ruines,
Sans le meurtre, et les rapines,
Ne saurait-elle subsister?
Image des Eux sur la terre,
Est-ce par des coups de tonnerre,
Que leur grandeur doit éclater.
Mais je veux que dans les alarmes
Rende le solide honneur.
Quel Vainqueur ne doit qu'à ses armes
Ses triomphes et son bonheur?
Tel qu'on nous vante dans l'histoire,
Qu'il peut-être toute sa gloire
À la honte de son rival.
L'expérience indocile
Du compagnon de Paul Émile,
Fit tout le succès d'Annibal.
Quel est donc le Héros solide
Qui la gloire ne voit qu'à lui?
C'est un Roi que l'équité guide,
Et dont les Vertus sont l'appui.
En prenant Titus pour modèle
Du bonheur d'un Peuple fidèle
Fait le plus cher de ses souhaits.

Qui fait la basse flatterie,
Et qui, Père de sa Patrie,
Compte ses jours par ses bienfaits. e
Pôis, chez qui la guerre a eu ses
Sont tiens de toutes les Vertus:
Canevas Socrate à la place.
Du fier meurtrier de Cétus.
Vous verrez un Roi respectable.
Humain, généreux, équitable:
Un Roi digne de nos Autels.
Mais à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate,
Serait le dernier des mortels. e
Héros cruels et sanguinaires,
Cessez de vous enorgueillir
De ces lauriers imaginaires,
Que Bellone vous fit cueillir.
En vain le destructeur rapide
De Marc-Antoine et de Lépide
Remplissait l'Univers d'horreurs.
Il n'eut point eut le nom d'Auguste

12
sans et Empire heureux et juste.
Qui se oublie ses services. e
Montrez nous guerriers magnanimes,
Votre Vertu dans tout son jour.
Voyons comment vos fautes se terminent.
Du sort soutiendront le retour?
Sont que si foudre vous seconde,
Vous êtes les maîtres du monde.
Votre gloire nous éblouit.
Mais au moindre revers funeste,
Le masque tombe: L'homme reste.
Et le Héros s'évanouit. e
L'effort d'une Vertu commune
Suffit pour faire un conquérant:
C'est qui dompte la Fortune
Attire seul le nom de Grand?
Il perd au volage assistance,
Sans rien perdre de sa constance.
L'est il vit ses honneurs accrues:
Et sa grande ame ne s'altère
Ni des triomphes de Tibère.

Mi des disgrâces de l'air. e

La joie imprudente et légère.

Chez lui ne trouve point d'accès;

Et sa crainte active modère.

L'ivresse des heureux succès.

Si la Fortune le traverse,

La constante vertu s'exerce.

Dans ses obstacles passagers.

Le bonheur peut avoir son terme:

Mais la sagesse est toujours ferme,

Et les destins toujours légers. e

En vain une fièvre brille.

D'Enie à résoudre la mort;

Ton secours puissante sagesse.

Triomphe des Dieux et du sort.

Par toi Rome, au bord du naufrage.

Jusques dans les murs de Carthage.

Vingta le sang de ses guerriers,

En suivant les divines traces;

Vit au plus fort de ses disgrâces

Changer ses épices en Lauriers. e

o o o o o o o o o o o o o o o o

Et jusqu'au moment où Dieu que tout annonce,

Entends les derniers mots que ma bouche prononce!

Si je me suis trompé c'est en cherchant la loi:

Mon cœur peut s'égarer, mais il est plein de Toi.

Je vois sans m'altérer l'éternité paraître,

Et je ne puis penser qu'un Dieu qui m'a fait naître,

Qu'un Dieu qui sur mes jours verse tant de bienfaits,

Quand mes jours sont éteints me tourmente à jamais.

o o o o o o o o o o o o o o o o

Pour les peurs corrompues l'Amistie n'est point faite,

L' divine Amistie! félicité parfaite!

Seul mouvement de l'ame où l'excès soit permis,

Change en biens tous les maux où le ciel m'a soumis.

o o o o o o o o o o o o o o o o

Dans le cours de nos ans étroit et court passage

Si le bonheur qu'on cherche est le prix du vrai sage,

Qui pourra me donner ce trésor précieux?

Dépend-il de moi-même? est-ce un présent des Dieux?

Est-ce comme l'esprit, la beauté, la naissance,

Partage indépendant de l'humaine prudence?

Suis-je libre en effet? ou mon ame et mon corps,
Sont-ils d'un autre agent les aveugles reports?
Enfin ma volonté qui me meut, qui m'entraîne,
Dans le Palais de l'ame, est-elle Esclave, ou Reine?
Obscurément plongé dans ce doute cruel,
Mes yeux chargés de pleurs se tournent vers le ciel.
Si l'homme est créé libre, il doit se gouverner,
Si l'homme a des Tyrans, il les doit déhonorer.
Où ne le voit-on que trop, ces Tyrans sont les vices
Le plus cruel de tous deux ses sombres caprices,
Le plus lâche à la fois et le plus acharné,
Qui plonge au fond du cœur un trait empoisonné,
Le boureau de l'esprit quel est-il? C'est l'envie.
L'Orgueil lui donna l'être au sein de la folie;
Le mérite étranger est un poix qui l'accable
Semblable à ce Geant si connu dans la fable,
Triste cancremi des Dieux, par les Dieux dévoté,
Lançant en vain les feux dont il est embrasé;
Il blasphème, il s'agit dans sa prison profonde
Il n'ait pouvoir donner des secours au monde:
Il fait trembler l'Etna dont il est oppressé.
L'Etna, sur lui retombe, il en est terrassé.

114
Qu'il est grand, qu'il est beau de se dire à soi-même:
Je n'ai point d'ennemis, j'ai des Rivaux que j'aime.
Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens.
Leurs biens nous ont servis leurs beaux jours sont les miens.
C'est ainsi que la terre avec plaisir se assemble,
Ces Chênes, ces Sapins qui s'élèvent ensemble:
Un roc toujours égal est préparé pour eux.
Leur pied touché aux enfers, leur tête est dans les Cieux.

~~~~~  
C'est un Dieu caché que le Dieu qui se fait croire  
Mais tout est caché qu'il est pour révéler sa gloire,  
Quels éclatans témoins devant sa assemblée.  
Répondez Cieux et mers, et vous Terre parlez:  
Quel bras peut vous suspendre innombrables étoiles?  
Ainsi brillante dis-nous qui t'a donné tes voiles?  
O Cieux, quelle grandeur et quelle magnificence!  
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté;  
Dans vos vastes deserts il sème la lumière,  
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.  
Toi, qu'annonce l'aurore, admirable Hambeau,



Astre toujours le même. Astre toujours nouveau,  
Par quel ordre, ô Soleil! viens-tu du fond de l'onde,  
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?  
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours,  
Est-ce moi qui t'appelle, et qui règle ton cours?  
Et toi dont le courroux peut engloutir la terre,  
Moi terrible en ton lit quelle main te repose?  
Pour forcer ta prison, tu fais de vains efforts,  
Lavage de tes flots expire sur tes bords.  
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice  
Sur ton perfide sein va chercher son supplice.  
Malas! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux?  
Ils regardent le ciel secours des malheureux.  
La nature qui parle en ce péril extrême,  
Leur fait lever les mains vers l'asile suprême,  
Hommage que toujours rend un cœur effrayé,  
Au Dieu que jusqu'à-lors il avait oublié.

Secourir haïssamment la vertu malheureuse,  
C'est le moindre devoir d'une âme généreuse.

15  
0  
Si la vertu n'est rien, pourquoi l'humble innocence.  
A-t-elle sur nos cœurs conservé sa puissance?  
D'où vient qu'une bergère assise sur des fleurs,  
Simple dans ses habits, plus simple dans ses mœurs;  
Impose à ses amans surpris de sa sagesse,  
Severe avec douceur, et tendre sans faiblesse,  
Elle a l'art de charmer sans rien devoir à l'art.  
Son devoir est sa loi, sa défense un regard,  
Qui joint à la fierté d'un modeste silence  
Sait tomber à ses pieds l'audace et la licence.

La mort à ses vengeurs à nulle autre pareille,  
On à beau la prier,  
La cruelle, qu'elle est se bouche les oreilles,  
Et nous laisse crier.  
Le pauvre en sa cabane où le Chaume le couvre  
Est sujet à ses loix,  
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,  
N'en défend pas nos Rois.



A la faible raison garde-toi de te rendre.  
Dieu t'a fait pour l'aimer et non pour le comprendre;  
Invisible à tes yeux qu'il regne dans ton cœur,  
Il confond l'injustice, il pardonne à l'erreur;  
Mais il punit aussi toutes erreurs volontaires.  
Mortel ouvre les yeux quand son Soleil t'éclaire.

Où Dieu qui nous créa la clémence infinie  
Pour adoucir les maux de cette courte vie,  
A placé parmi nous deux Êtres bienfaisans  
De la Terre à jamais aimables habitans;  
Soutiens dans les travaux, trisors dans l'indigence.  
L'un est le doux sommeil, et l'autre est l'espérance.  
L'un quand l'homme accablé sent de son faible corps  
Les organes vaincus sans force et sans ressorts,  
Vient par un calme heureux recourir la nature  
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;  
L'autre anime nos feux, enflamme nos desirs,  
Et même en nous trouvant donne de vrais plaisirs;  
Mais aux mortels chéris à qui le ciel l'envoie,  
Elle n'inspire point une infidèle joie.

Il apporte de Dieu la promesse et l'appui  
Et c'est inébranlable et pure comme lui.

Le bonheur le plus pur, le plus digne d'envie,  
Est celui d'être utile et cher à sa patrie.

Je n'adore qu'un Dieu maître de l'Univers,  
Sous qui tremble le Ciel, la Terre, et les enfers;  
Un Dieu qui nous aimant d'un amour infini,  
N'eût point voulu pour nous avec ignominie  
Et qui par un effort de cet excès d'Amour,  
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.

Répandez vos bienfaits, vus, magnificences,  
Même aux moins vertueux ne les refusez pas  
Ne vous informez pas de leur reconnaissance.  
Il est grand, il est beau de faire des ingrats.



Recueil.

De Vers.

3:ieme.

Cahier.



## Un Pere à son Fils.

Eh quoi ! tu peux dormir encore  
N'entends-tu pas ces cris d'amour ?  
Réveille-toi, voici l'Aurore.  
Mon fils, voici ton plus beau jour.  
C'est à l'autel de la patrie,  
Que tu vas marcher sur mes pas.  
Cours à cette mere attendrie  
Qui t'appelle et t'ouvre ses bras.  
2. Mon fils, vois-tu ce Peuple immense  
Comme il accourt de toutes parts,  
De ces guerriers chers à la France  
L'ois-tu flotter les Etendards ?  
C'est à l'autel de la Patrie,  
Que l'amour dirige leurs pas ;  
Tous vont à leur mere chérie,  
Se dévouer jusqu'au trépas.  
3. Dans tes regards brille une flamme  
Qui plait à mon Cœur paternel,

18  
Ouvre les yeux, fixe ton ame  
Sur ce spectacle solennel.  
C'est à l'autel de la Patrie,  
Qu'il faut consacrer tes quinze ans  
Et c'est-là que l'honneur te crie  
D'apporter tes premiers serments.  
4. Tu l'as fait ce serment auguste  
Devant la France et devant moi,  
Tu serviras vaillant et juste  
La République et la Loi.  
C'est à l'autel de la patrie  
Que tu viens de le prononcer,  
Plu-tôt perdre cent fois la vie  
Que de jamais y renoncer. —  
5. Il est d'autres serments encore  
Qui exigent ton Pere et l'honneur,  
Un Dieu puissant que l'on adore  
Là bien-tôt appeler ton Cœur.  
Mais sur l'autel de la patrie,  
A la beauté jure en ce jour  
Que jamais sa vertu flétrira  
Ne gémera de ton Amour.



Si d'une belle honnête et sage,  
Jusais un jour te faire aimer  
Le nœud sacré du mariage,  
Est le seul que tu dois former.  
Mais à l'Autel de la Patrie,  
Courrez tous les deux vous unir  
Et que jamais votre foi trahie  
N'ordonne au ciel de vous punir.  
7. Dans cette chaîne fortunée  
Si tu deviens père à ton tour  
Pour premier don si l'hyménée  
Accorde un fils à ton Amour.  
Offre à l'Autel de la Patrie  
Ce fruit heureux de ton lien,  
Dans ton cœur c'est elle qui crie  
Qu'il est son fils comme le tien.  
8. Tu vois ce fer d'un ail d'envie,  
Il doit un jour armer tes mains;  
De lui souvent dépend la vie  
Où la mort des foibles humains.  
C'est à l'Autel de la Patrie  
Qu'il faut le suspendre aujourd'hui.

19  
N'y touche pas qu'elle ne crie  
Prend ce fer j'en ai besoin de lui.  
9. Quand le temps qui marche en silence  
Par d'imperceptibles efforts,  
Aura miné mon existence  
Et décomposé ses ressorts.  
C'est sous l'Autel de la Patrie  
Que tu creuseras mon tombeau,  
Et ce perdre en entier la vie  
Que de rentrer dans son berceau.

---

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux  
Les deux Divinités n'accordent à nos vœux,  
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille  
Les soucis Devorants c'est l'éternel asyle;  
Véritable l'autour, que le fils de Jappet  
Représente, enchaîné sur son triste sommet.  
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste;  
Le sage y vit en paix et méprise le reste.  
Contant de ses douceurs, errant parmi les bois,  
Il regarde à ses pieds les favoris des rois;  
Il lit, au front de ceux qu'un vain luxe environne,



Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.  
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour.  
Rien ne trouble sa fin c'est le soir d'un beau jour.

Attends tout de Dieu seul: crains tout de ta faiblesse.  
Porte aux pieds des Autels un cœur sincère et pur.  
Borné dans ton état, fais ta seule richesse  
De jouir sagement d'un bien modeste et sûr.  
Ecoute tes amis mais garde le silence;  
Cache au fond de ton cœur leurs secrets, leurs desirs.  
Fais envers les petits éclater ta clémence:  
Sois humble avec les grands, doux avec les égaux.  
Sois ménager du temps; sobre dans les suffrages;  
Et du vice orgueilleux, dévouant l'appui,  
Demande à Dieu le don de souffrir les outrages,  
De vivre pour lui seul, et de mourir pour lui.

N'affectez point les célestes,  
D'une vertu trop austère  
La sagesse atrabile  
Nous irrite et n'instruit pas;  
C'est à la vertu de plaire

20  
Le vice à bien moins d'appas.  
Indulgent pour la faiblesse  
Que vous voyez en autrui,  
Qu'il trouve en vous son appui,  
Que son sort vous intéresse:  
Hélas! malgré la sagesse  
Vous tomberez comme lui.  
Favori de la nature,  
Le Climat le plus venté,  
Par les vents, par la froidure  
Voit son espoir avorté  
Et la vertu la plus pure  
À ses temps d'iniquité.

Apprenez insensés qui cherchez le plaisir,  
Que l'art de le connaître, est celui d'en jouir;  
Les plaisirs sont les fleurs que nôtre divin maître  
Dans les ronces du monde au tour de nous fait naître  
Chacune à sa saison et par des soins prudents  
On peut en conserver dans l'flair de nos ans.  
Mais il faut les cueillir d'une main légère  
On flétrit aisément leur beauté passagère.



Sonnet de Desbarreux.

Grand Dieu! tes jugements sont remplis d'équité,  
Toujours tu prends plaisir à nous être propice;  
Mais j'ai tant fait de mal, que jamais ta bonté,  
Ne me pardonnera sans blesser ta justice. ~  
Oui Seigneur la grandeur de mon iniquité  
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice.  
Ton intérêt s'oppose à ma félicité  
Et ta clémence même attend que je périsse. ~  
Contente ton desir puis-qu'il t'est glorieux  
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux,  
Tonne, frappe, il est temps, rends-moi guerre pour guerre.  
J'adore en périssant la raison qui t'aigrit,  
Mais depuis quel endroit tombera ton tonnerre  
Qu'il ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ. ~

~~~~~  
Périsse à jamais l'affreuse politique,
Qui prétend sur les Cœurs un pouvoir despotique,
Qui veut le fer en main convertir les mortels
Qui du sang hérétique arrose les autels;
Et suivant un faux zèle où l'intérêt pour guides
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides.
~~~~~

+ Hymne à la Liberté.

21

Descends ô Liberté! fille de la nature  
Le peuple à reconquit son pouvoir immortel  
Sur le pompeux débris de l'antique imposture,  
Les mains élevent ton Autel. ~  
Ton aspect rejouit, le mont le plus sauvage  
Au milieu des rochers enfante les moissons,  
Embelli par tes mains, le plus affreux rivage  
Est environné de glaçons. ~  
Tu double le plaisir, les vertus et le génie,  
L'homme est toujours vainqueur, sous tes saints étendards,  
Avant de te connaître il ignore la vie  
Il est créé par tes regards. ~  
Au peuple souverain tout le monde fait la guerre.  
Qu'à tes pieds ô Déesse! il tombe désormais,  
Bien-tôt sur les cercueils des Tyrans de la terre  
Les peuples vont jurer la paix. ~  
Guerriers libérateurs, race puissante et brave,  
Armés d'un glaive humain, sanctifiés d'effroi,  
Ternissez par vos coups que le dernier esclave,  
Suive au tombeau le dernier Roi! ~

~~~~~


Ah! si d'une pauvreté dure,
Nous cherchons à nous affranchir,
Rapprochons-nous de la Nature;
Qui seule peut nous enrichir.
Forçons de funestes obstacles;
Reservons pour nos Tabernacles
Cet or, ces rubis, ces métaux;
Où dans le sein des mers acides
Jettions ces richesses perfides,
L'unique aliment de nos maux.

Les Cieux instruisent la terre,
À révérer leur auteur.
Tout ce que leur globe encense,
Célèbre un Dieu Créateur.
Quel plus sublime cantique,
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps!
Quelle grandeur infinie,
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords.

Les qualités du Cœur, l'exacte probité,
Sont l'ame et le lien de la Société.
Le travail est souvent le père du plaisir;
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.
Rien quand il le faut, entendez raillerie;
Réprenez sans aigreur, fuyez la flatterie.
Qui veut être prudent doit se souvenir
De ne promettre rien qu'il ne puisse tenir.

Ne demandez à Dieu ni gloire, ni richesse,
Ni ces biens dont l'éclat rend le peuple étourdi.
Mais pour bien commander demandez la sagesse
Avec un don si saint tout vous sera donné.
Écoutez et lisez la céleste parole
Que dans les livres saints Dieu nous donne pour loi
La politique humaine au prix d'elle est frivole
Et forme plus souvent un tyran qu'un bon Roi.
Juge des princes de la terre,
Grand Dieu! qui porte dans tes mains
Les tempêtes et le tonnerre,

Pour punir l'orgueil des humains:
Arbitre souverain des affaires du monde,
Quels que soient les chagrins dont je suis tourmenté,
Aujourd'hui mon âme ne fonde
L'espoir de ton secours en ta seule bonté.

~~~~~  
O la Religion soyez toujours fidèle.  
Les mœurs et les vertus ne sont rien sans elle.  
~~~~~  
C'est un arrêt du Ciel, il faut que l'homme meure;
Tel est son partage et son sort:
Rien n'est plus certain que la mort,
Plus incertain que cette dernière heure.
Heureuse incertitude, utile obscurité,
Par où la divine bonté
A veiller, à prier sans cesse nous convie!
Que ne pouvons-nous point avec un tel secours,
Qui nous fait respirer tous les jours de la vie,
Comme le dernier de nos jours.

~~~~~  
Le chagrin très-souvent naît de l'inaction,  
Sachez le prévenir par l'occupation.  
~~~~~

23
Heureux qui en Ciel occupe
Et d'un faux éclat trompe,
Et se loue heure en lui toute son espérance!
Il protège la vérité,
Et aura première la défense
De justice que l'impie aura pervertie.

~~~~~  
Renonçons au stéril appui  
Des grands qu'on adore aujourd'hui  
Ne fondons point sur eux une espérance folle.  
Leur pompe indigne de nos vœux,  
N'est qu'un simulacre frivole,  
Et les solides biens ne dépendent pas d'eux.  
O Dieu! que ton pouvoir est grand et redoutable!  
Qui pourra se cacher au trait inévitable  
Dont tu poursuis l'impie au jour de ta fureur?  
A punir les méchants ta colère fidelle,  
Fait marcher devant elle  
La mort et la terreur.

~~~~~  
Justes ne craignez point le vain pouvoir des hommes
Quelques élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes.
~~~~~



Insensés! notre ame se livre  
A de tumultueux projets.  
Nous mourons, sans avoir jamais  
Pût trouver le moment de vivre.

~~~~~  
Aimez la vérité, qu'elle seule vous touche;
Fermez à tout mensonge et l'oreille et la bouche.
La joie est naturelle aux âmes innocentes,
Autant que la tristesse aux âmes malfaisantes.

~~~~~  
Un fils ne s'arme point contre un coupable pere.  
Il détourne les yeux, le plaint et le révere.

~~~~~  
Les hommes sont égaux, ce n'est point la naissance.
C'est la seule vertu qui fait leur différence.

~~~~~  
Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême,  
Mais pour y renoncer il faut la vertu même.

~~~~~  
Négligez les plaisirs funestes aux humains:
La douleur qui les suit apprend qu'ils sont bien vains.

~~~~~  
Sur ton esprit fais un effort,  
Apprend, n'en perd jamais l'envie,  
Car l'ignorance en cette vie,  
Est un image de la mort.

~~~~~  
L'amour propre est toujours un Conducteur perfide.
Jamais à ses conseils il ne faut se livrer.
Quiconque craint de s'égarer
Ne doit pas le prendre pour guide.

~~~~~  
Que peuvent contre Dieu tous les Rois de la terre.  
En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre;  
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer,  
Il parle et dans la poudre, il les fait tous rentrer.  
Au seul son de sa voix, la mer fuit, le Ciel tremble;  
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble.



Recueil.

De l'eu.

4. triemē

Cahier.



Vers tirés des fragments d'Artemire.

Ses yeux occupés à pleurer ma misère,  
Ne voyaient dans le Roi que l'assassin d'un père,  
Si j'écoulais son crime et mon Cœur irrité,  
Cassandre périrait il l'a trop mérité.  
Mais il est mon Époux quoique indigne de l'être,  
Le Gel qui me poursuit me l'a donné pour maître;  
Je connais mon devoir et sais ce que je dois,  
Aux vœux infortunés qui l'unissent à moi.  
Qu'à son gré dans mon Sang il éteigne sa rage  
Des Dieux qui il a bravés il est pour moi l'image;  
Je n'accepterai point le bras que vous m'offrez  
Il peut trancher mes jours les siens me sont sacrés.  
Et j'aime mieux Seigneur dans mon sort déplorable  
Mourir par ses forfaits que de vivre coupable.

Vers tirés de la Tragedie de Brutus.

Situs.

26

Aun infortuné daignes ouvrir les bras,  
Dites au moins: Mon fils Brutus ne te hait pas.  
Ce mot seul me rendant mes vertus et ma gloire,  
Et la honte où je suis défendra ma mémoire.  
On dira que Situs descendant chez les morts;  
Eût un regret de vous pour prix de ses remords,  
Que vous l'aimiez encore et que malgré son crime,  
Votre fils dans la honte emporte votre estime.

Brutus.

Ses remords me l'arrachent. O Rome! ô mon Peuple!  
Procule... à la mort que l'on mène mon fils.  
Lève-toi cher objet d'horreur et de tendresse,  
Lève-toi cher espoir qui espérait ma vieillesse!  
Viens embrasser ton père il t'a dû condamner,  
Mais s'il était Brutus il t'allait pardonner.  
Mes larmes en te parlant inondent ton visage;  
Pas porte à ton supplice un plus noble courage.



Pas, ne l'attendez point, soit plus Romain que moi,  
Et que Rome l'admire en se vengeant de toi.

Situs.

Adieu, je vais périr digne encore de mon pere.

On l'amene.

Les tirés de la Tragedie de Saire.

Fatime.

Je ne m'attendais pas jeune et belle, Saire,  
Aux nouveaux sentiments que ce lieu vous inspire?  
Quel espoir si flatteur où quels heureux destins,  
De vos jours ténébreux ont fait des jours serens?  
La paix de votre Cœur augmente avec vos charmes,  
Et cet air de vos yeux n'est plus terni de larmes;  
Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats  
Où ce brave Français devoit guider nos pas;  
Vous ne me parlez <sup>plus</sup> de ces belles contrées,  
Où d'un peuple poli les femmes adorées,  
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux  
Compagnes d'un époux et Reines en tous lieux.

Libres sans déshonneur, et sages sans contrainte,  
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte;  
Ne soupirez-vous plus pour cette liberté?  
Le Serail d'un Soudan, sa triste austerité,  
Le nom d'Esclave enfin n'a-t'il rien qui vous gêne?  
Préférez-vous Solime aux bords de la Seine?

Saire.

L'on ne peut desirer ce que l'on ne connaît pas,  
Sur le bord du Jourdain le ciel fixa nos pas;  
Au serail des Soudans dès l'enfance enfermée  
Sous les jours ma raison s'y voit accoutumée.  
Tout le reste du monde indifférent pour moi,  
M'abandonne au Soudan qui nous tient sous sa loi;  
Je ne connais que lui sa gloire, sa puissance  
Vivre sous Orasmane est ma seule espérance.  
Le reste est un vain songe.

Fatime.

Avez-vous oublié?

Ce généreux Français dont la tendre amitié,  
Nous promet si long-temps de rompre notre chaîne  
Combien vous admiriez son audace hautaine;



Combien il acquit de gloire dans ces tristes combats,  
Perdu par les Chrétiens sous les murs de Damas:  
Orsamane vainqueur, admirant son courage,  
Le laissa sur sa foi partir de ce rivage;  
Nous l'attendons encore, sa générosité  
Promit de payer le prix de notre liberté.  
N'en aurions-nous conçu qu'une vaine espérance?

Zaïre.

Peut-être sa promesse a passé sa puissance;  
Depuis près de deux ans il n'est pas revenu;  
Un étranger Fatime, un captif inconnu,  
Promet beaucoup, tient peu, permet à son courage  
Des serments indiscrets pour sortir d'esclavage:  
Il devait délivrer dix Chevaliers Chrétiens,  
Venir rompre leurs fers ou reprendre les siens;  
J'admiraïs trop en lui cet inutile zèle,  
Il n'y faut plus penser.

Fatime.

Mais s'il était fidèle,  
S'il revenait enfin dégager ses serments,

28  
Ne voudriez-vous pas?

Zaïre.

Fatime, il n'est plus temps,

Tout est changé.

Fatime.

Comment? que prétendez-vous dire?

Zaïre.

Voilà, c'est trop te celer le destin de Zaïre.  
Le secret du Soudan doit encore se cacher,  
Mais mon cœur dans le tien se plaît à s'épancher.  
Depuis plus de trois mois, qu'avec d'autres captives,  
On nous fit du Jourdain abandonner les rives;  
Le ciel pour finir les malheurs de nos jours,  
D'une main plus puissante a choisi le secours.  
Ce superbe Orsamane.

Fatime.

Médis-tu?

Zaïre.

Ce Soudan même,  
Ce vainqueur des Chrétiens, chère Fatime, il m'aime.



Ju rougis, je t'entends, garde-toi de penser,  
Qui à briquer ses soupirs je puisse m'abaisser,  
Et que d'un maître orgueilleux la superbe tendresse  
M'offse l'honneur honteux du rang de sa maîtresse;  
Non, plus tôt que jusque-là s'abaisse mon orgueil  
Je venrai sans pâlir les fers et le cercueil.

Mais je vais t'étonner; son superbe courage  
A mes faibles appas présente un pur hommage,  
Parmi tant d'objets à lui plaire empressés  
J'ai fixé ses regards à moi seule adressés,  
Et l'hymen confondant leurs intrigues fatales,  
Me soumettra bien-tôt son cœur et mes rivales.

Fatime.

Vos appas, vos vertus sont dignes de ce prix,  
Mon cœur en est flatté plus qu'il n'en est surpris.  
Que vos félicités s'il se peut soient parfaites,  
Je me vois avec joie au rang de vos sujettes.

Zaire.

Sois toujours mon égale et goûte mon bonheur,  
Avec toi partagé, je sens mieux sa douceur.

Fatime.

13  
Malas! puisse le ciel souffrir cette hyménée,  
Puisse cette grandeur qui vous est destinée,  
Qu'on nomme si souvent du faux nom de bonheur  
Ne point laisser de trouble au fond de votre cœur.  
N'est-il point en secret de frein qui vous retienne!  
Ne vous souvient-il plus que vous fûtes Chrétienne?

Zaire.

Ah que dis-tu, pourquoi rappelles mes ennais!  
Chère Fatime, hélas! sais-je ce que je suis?  
Le ciel m'a-t-il jamais permis de me connaître,  
M'a-t-il caché le sang qui m'a fait naître?

Fatime.

Mirreim qui naquit non loin de ce séjour  
Vous dit que d'un Chrétien vous reçutes le jour.  
Que dis-je, cette croix qui sur vous fut trouvée  
Parure de l'Enfance avec soin conservée,  
Le signe des Chrétiens que l'art de robe aux yeux  
Sous le brillant éclat, d'un travail précieux;  
Cette croix dont cent fois mes vœux vous ont parlé,



Peut être entre vos mains et elle demeurée,  
Comme un gage secret de la fidélité,  
Que vous deviez au Dieu que vous avez quitté.

Laire.

Je n'ai point d'autres preuves et mon Dieu qui s'ignore,  
Peut-il admettre un Dieu que mon amant abhorre.  
Cris-moi, des premiers soins qu'on prend de notre enfance,  
Dépendent nos vertus, nos mœurs notre croyance;  
J'eusse été près du Gange esclave des faux Dieux,  
Chrétienne dans Paris, Musulmane en ces lieux.  
L'instruction fait tout et l'exemple de nos pères,

Grâce dans nos faibles cœurs ces premiers caractères.  
Qu'un jour ces Soudans tu ne fûs enfermée,  
Que lorsqu'on te raison par l'âge accoutumée,  
Pour éclairer ta foi te prêtait son flambeau.  
Rue moi des Sarazins esclave des mon bon sens,  
La foi de nos Chrétiens me fût trop tant connue,  
Lois cependant contre elle d'être prévenue,

J'honore, je chéris ces charitables loix,  
Dont ici M'èrestan me parle tant de fois,  
Ces loix qui du prochain soulageant la misère,  
Des humains attendris font un peuple de frères.  
Obligés de s'aimer ils sont sans doute heureux.

Salime.

Pourquoi donc aujourd'hui vous déclarez contre eux,  
Et la loi Musulmane à jamais asseroir,  
Vous allez des Chrétiens devenir l'ennemi;  
Vous allez épouser leur superbe vainqueur.

Laire.

Qui pourrait lui refuser le présent de son cœur?  
Et toute ma faiblesse il faut que je convienne,  
Peut être sans lui j'aurais été Chrétienne,  
Peut être à la loi aurais-je sacrifié,

Mais Orsmane m'aime et j'ai tout oublié;  
Je ne vois que Orsmane et mon ame enivré,  
Ne jouit que du plaisir de s'en voir adorée:  
Mets-toi devant les yeux sa gloire, ses exploits,  
Songe à ce bras puissant vainqueur de tant de rois,



Cet aimable front que la gloire environne,  
Je ne te parle point de Sceptre qu'il me donne.  
Non, la reconnaissance est un faible retour  
Un tribut offensant, trop peu fait pour l'amour:  
Mon Cœur aime Orsmane et non son Diadème,  
Chère Fatime, en lui je n'aime que lui même.  
Si comme moi dans les fers il eût passé sa vie,  
Si le ciel sous mes loix eût rangé la Syrie;  
Où mon sang me trompe eût baïré aujourd'hui,  
Pour l'élever jusqu'à soi descendrait jusqu'à lui.  
Mais on vient dans ces lieux. Sans doute c'est lui même  
Mon Cœur qui me prévient, m'annonce ce que j'aime.  
Depuis deux jours Fatime absent de ce Palais,  
Enfin son tendre amour le rend à mes souhaits.  
Baïre, Orsmane, Fatime, Corasmin.

Corasmin.

Cet Esclave Seigneur,  
Qui sur sa foi à passé dans la France,

Revient au moment même et demande audience?

Orsmane.

Il peut entrer. Pourquoi ne vient-il pas!

Corasmin.

Dans la première enceinte il arrête ses pas.  
Je n'ai pas eu Seigneur qu'aux regards de son maître,  
Dans ces augustes lieux un Chrétien pût paroître.

Orsmane.

Il peut paroître toute fois sans manquer de respect,  
Chacun peut désormais jouir de mon aspect,  
Je sou avec mépris ces maximes terribles,  
Qui sont de tant de rois des tyrans invisibles.

Baïre, Orsmane, Fatime, Corasmin, Nerestan.

Nerestan.

Respectable ennemi qui estimant les Chrétiens,  
Te reviens braver mes serments et les tiens,  
Tu sais tout à tout, c'est à toi d'y souscrire,  
Je t'ai fait apporter la rançon de Baïre,  
Celle de Fatime et de dix Chevaliers,



Dans les murs de Solime, illustres prisonniers  
Leur liberté par moi, trop long-temps retardée.  
Quand je reparotrai leur dûit être accordée.  
Sultan, tiens ta parole, ils ne sont plus à toi,  
Et dès ce moment même ils sont libres par moi.  
Mais grâce à mes soins quand leur chaîne est brisée,  
A l'en payer le prix ma fortune épuisée.  
Je ne le cède pas, m'ôte l'espoir heureux,  
De faire ici pour moi ce que j'ai fait pour eux.  
Une pauvreté noble est tout ce qui me reste  
J'arrache des Chrétiens à leur prison funeste.  
Je remplis mes serments, mon honneur, mon devoir,  
Il suffit: je viens me mettre en ton pouvoir.  
Je me rends prisonnier et demeure en otage.

Orosmane.

Chretien je suis content de ton noble courage.  
Mais ton orgueil ici se serait-il flétri,  
D'effrayer Orosmane en générosité?

Reprends ta liberté, remporte tes richesses,  
A l'or de ses rançons joins mes justes largesses.  
Au lieu de dix Chrétiens que je dois t'accorder,  
Je t'en veux donner cent, tu peux les demander.  
Qu'ils aillent sur tes pas apprendre à ta patrie,  
Qu'il est quelques vertus au fond de la Sirie,  
Qu'ils jugent en partant qui méritait le mieux  
Des Français où de moi l'Empire de ces lieux.  
Mais parmi ces Chrétiens que ma bonté délivre,  
Lusignan ne fût point réservé pour te suivre,  
Il est du sang Français qui regnoit à Solime,  
On sait son droit au trône, et ce droit est un crime;  
Lusignan dans les fers finira sa carrière,  
Et jamais du Soleil ne verra la lumière.  
Je le plains; mais pardonne à la nécessité  
Ce reste de vengeance et de sévérité.  
Pour faire, crois-moi, sans que ton Cœur s'offense,  
Et le n'est pas d'un prix qui soit en ta puissance,  
Les Chevaliers Français et leurs souverains  
S'uniraient vainement pour l'ôter de mes mains;  
Tu peux partir.

Justin. Qui entends-je! elle naquit Chétienne,  
Pour la délivrer tu parles et la tiens.  
Et quand à Lusignan ce Peillard malheureux  
Pourrait-il?

Orosmane. Je t'ai dit Chretien que je le veux.  
J'honore la vertu, mais cette haine altière,  
Je pourrais à tort, commence à me déplaire.  
Or, ce que le Soleil lève sur des états,  
L'emportant près du jour vain ne te retrouve pas.



Recueil

De Vers.

5. quisme

Cahier



(Continuation des Vers tirés de L'aire.)

L'aire, Merestan, Châtillon.

L'aire.

C'est vous digne Français à qui je viens parler,  
Le Soudan le permet, cessez de vous troubler.  
Et rassurant mon Cœur qui tremble à votre approche,  
Chassez de vos regards la plainte et le reproche.  
Seigneurs nous nous craignons, nous rougissons tous deux.  
Je souhaite et je crains de rencontrer vos yeux;  
L'un à l'autre attachés depuis notre naissance,  
Une affreuse prison renferma notre enfance;  
Le sort nous accabla des poids des mêmes fers,  
Que la tendre amitié nous rendit si légers.  
Il me fallût depuis geindre de votre absence;  
Le ciel porta vos pas aux rives de la France:  
Prisonnier dans Solime enfin je vous revis  
Un entretien plus libre alors me fût permis.  
Esclave dans la foule où j'étais confondue,  
Aux regards du Soudan je vivais inconnue,

34  
Vous daignâtes bien tôt soit grandeur, soit pitié  
Soit plus tôt digne effet d'une tendre amitié.  
Revoyant des Français le glorieux empire,  
Je cherchais la rançon de la triste L'aire.  
Vous l'apportez: le Ciel à trompé vos bienfaits;  
Loin de vous dans Solime il me retient à jamais.  
Mais quoique ma fortune ait d'éclat et de charmes,  
Je ne puis vous quitter sans répandre de larmes.  
Toujours de vos bontés je vais m'entretenir.  
Cherir de vos vertus le tendre souvenir,  
Comme vous des humains soulager la misère,  
Protéger les Chrétiens, leur tenir lieu de mère:  
Vous me les rendez chers, et ces infortunes...

Merestan.

Vous les protéger! vous qui les abandonnez!  
Vous qui des Lusignans foulant aux pieds la cendre...

L'aire.

Je la viens honorer, Seigneurs je viens vous rendre,  
Le dernier de ce sang, votre amour, votre espoir,  
Où Lusignan est libre et vous l'allez voir.



Châtillon.

O ciel! nous reverrions notre appui, notre père!

Nerestan.

Les Chrétiens vous devraient une tête si chère?

Laire.

J'avais sans espoir osé la demander.

Le généreux Soudan veut bien nous l'accorder.

On l'amène en ces lieux.

Nerestan.

Que mon âme est émue!

Laire.

Mes larmes malgré moi me dérobent sa vue.

Ainsi que ce Vieillard j'ai languie dans les fers,

Qui ne sait compatir aux maux qu'on a soufferts!

Nerestan.

Grand Dieu, que de vertus dans une âme infidèle!

Laire, Nerestan, Châtillon, Lusignan.

Lusignan.

Du séjour du trépas quelle voix me rappelle?

Suis-je avec des Chrétiens, guidez mes pas tremblants, 35

Mes maux m'ont affaibli plus encore que mes ans.

Suis-je libre en effet?

Laire.

Oui Seigneur! oui vous l'êtes!

Châtillon.

L'écus vivez, vous calmez nos douleurs inquiètes.

Tous nos tristes Chrétiens...

Lusignan.

O jour! ô douce voix!

Châtillon c'est donc vous, c'est vous que je revois!

Martir ainsi que moi de la foi de nos pères,

Le Dieu que nous servons finit-il nos misères?

En quels lieux sommes-nous? aidez mes faibles yeux?

Châtillon.

C'est ici le Palais qui ont bâti vos ayeux;

Du fils de Noradin c'est le séjour profane.

Laire.

Le maître de ces lieux, le puissant Orsmane,



Sait connaître Seigneur et chérir la vertu.  
Ce généreux François qui vous est inconnu,  
[en montrant Nerestan]  
Par la gloire amené des rives de la France,  
Venait de dix Chrétiens payer la délivrance;  
Le Soudan comme lui gouverné par l'honneur,  
Croit en vous délivrant égaler son grand Cour.

Lusignan.

Des Chevaliers François tel est le caractère,  
Leur noblesse en tout temps me fut utile et chère.  
Trop digne Chevalier, quoi! vous passez les mers  
Pour soulager nos maux et pour rompre nos fers!  
Ah parlez! à qui dois-je un service si rare?

Nerestan.

Mon nom est Nerestan, le sort long temps barbare,  
Qui dans les fers ici me mit presque en naissant,  
Me fit quitter bien-tôt l'empire du croissant.  
A la Cour de Louis guidé par mon courage,  
De la guerre sous lui j'ai fait l'apprentissage;  
Ma fortune et mon rang sont un don de ce Roi,

Si grand par sa valeur et plus grand par sa foi. 36  
Je le suivis Seigneur au bord de la Charente,  
Lorsque du fier Anglais la valeur menaçante,  
Cédant à nos efforts trop long temps captifs  
Satisfit en tombant aux lis qu'ils ont bravés.  
Venez Prince, montrez au plus grand des Monarques,  
Le vos fers glorieux, les vénérables marques,  
Paris va révérer le martyr de la croix,  
Et la Cour de Louis est l'asile des rois.

Lusignan.

Hélas! de cette Cour j'ai vu jadis la gloire,  
Quand Philippe à Bovine enchaînait la victoire,  
Je combattais Seigneur avec Montmorenci  
Melun, d'Estaing, de Nesle et ce fameux Couci.  
Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre,  
Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre.  
Je vais au Roi des rois demander aujourd'hui,  
Le prix de tous les maux que j'ai souffert pour lui.  
Vous généreux témoins de mon heure dernière,  
Tandis qu'il en est temps, écoutez ma prière.



Nerestan, Châtillon et vous de qui les pleurs  
Dans ces moments si chers honorent mes malheurs,  
Madame, ayez pitié du plus malheureux pere,  
Qui jamais ait dû (cel éprouvé la colere,  
Qui répand devant vous des larmes que le temps  
Ne peut encore teindre dans mes yeux expirants;  
Une fille, trois fils, ma superbe esperance,  
Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance;  
O mon cher Châtillon! tu dois t'en souvenir?

Châtillon.

De vos malheurs encore vous me voyez frémir.

Lusignan.

Prisonnier avec moi dans Césarée en flamme,  
Tes yeux virent périr mes deux fils et ma femme.

Châtillon.

Mon bras chargé de fers ne les pût secourir.

Lusignan.

Hélas! et j'étais pere et je ne puis mourir!  
Veuillez du haut des cieux chers enfants que j'implore  
Sur mes autres enfants s'ils sont vivants encore.

31  
Mon dernier fils, ma fille aux chaînes réservées,  
Par de barbares mains pour servir conservés;  
Loin d'un pere accablé furent portés ensemble,  
Dans ce même serail où le Ciel nous rassemble.

Châtillon.

Il est vrai dans l'horreur de ce péril nouveau  
Je tenais votre fille à peine en son berceau;  
Ne pouvant la sauver, Seigneur, j'allai moi-même  
Répandre sur son front l'eau sainte du Pâthème;  
Lorsque les Sarasins de carnage fiers,  
Revinrent l'arracher à mes bras tout sanglans.  
Votre plus jeune fils à qui les destins  
Avaient à peine encore accordé quatre années,  
Trop capable déjà de sentir son malheur,  
Fût dans Jerusalem amené avec sa sœur.

Nerestan.

De quel souvenir affreux mon ame est déchirée  
À cet âge fatal j'étais dans Césarée,  
Et tout couvert de sang et chargé de larmes,  
Je suivis en ces lieux la foule des Chrétiens.



Lusignan.

Vous Seigneur, ce serait élever votre enfance?

/ En les regardant: /

Hélas. de mes enfants auriez-vous connaissance?

Ils seraient de votre âge et peut-être mes yeux...

Quel ornement Madame étranger en ces lieux,

Depuis quand l'avez-vous?

Taire.

Depuis que je respire.

Seigneur... eh quoi! d'où vient que votre ame soupire?

Lusignan.

Ah daignez confier à mes tremblantes mains...

Taire.

De quel trouble nouveau lors mes sens sont atteints!

Seigneur que faites-vous?

Lusignan.

O ciel! ô providence!

Mes yeux ne trompez point ma timide espérance,

Serait-il possible? oui c'est elle je voi!

Ce présent qu'une épouse avait reçu de moi,

Et qui de mes enfants connaît toujours la tête,  
Lorsque de leur naissance on célébrait la fête.

Je revois... je succombe à mon raisonnement!...

Taire.

Qu'entends-je? et quel soupçon m'agite en ce moment?

Ah Seigneur!

Lusignan.

Dans l'espoir dont j'entrevois les charmes,

Ne m'abandonnez pas Dieu qui voyez mes larmes!

Dieu mort sur cette croix et qui veis pour nous,

Parle, achève, ô mon Dieu! ce sont là de tes coups!

Quoi! Madame, entre vos mains elle était demeurée?

Quoi! tous les deux captifs et pris dans l'écueil?

Taire.

Oui Seigneur.

Nerestan.

Se peut-il?

Lusignan.

Leurs paroles, leurs traits,

De leur mère en effet sont les vivants portraits...



Oui grand Dieu! tu le veux, tu permets que je voie,  
Dieu ranime mes sens trop foibles pour ma joie!  
Madame... Nerestan... soutiens-moi Châtillon.  
Nerestan, si je dois vous nommer de ce nom,  
Avez-vous dans le sein la cicatrice heureuse  
Du fer dont à mes yeux une main furieuse...  
Nerestan.

Oui Seigneur, il est vrai.

Lusignan.

Dieu juste, heureux moment!

Nerestan se jettant à genoux.

Ah Seigneur! ah Zaire!

Lusignan.

Approchez mes enfants.

Nerestan.

Moi, votre fils!

Zaire.

Seigneur!

Lusignan.

Heureux jour qui m'éclaire!

Ma fille, mon cher, fils embrassez votre père. 39

Châtillon.

Que d'un bonheur si grand mon cœur se sent touché!

Lusignan.

De vos bras mes enfants je ne puis m'arracher.

Je vous revois enfin chère et triste famille,

Mon fils, digne héritier, vous... hélas, vous ma fille!

Effrayez mes soupçons, ôtez-moi cette horreur,

Cet trouble qui m'accable au comble du bonheur.

Toi qui seul à conduit sa fortune et la mienne,

Mon Dieu qui me la rends me la rends-tu Chrétienne?

Suppléons malheureuse, et tu baisses les yeux,

Intéressé! je t'entends! Ô crime! Ô justes cieux!

Zaire.

Je ne puis vous le cacher, sous les lois d'Orosmane;

Punissez votre fille; elle était Musulmane.

Lusignan.

Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi!

Ah! mon fils, à ces mots j'eusse expiré sans toi.

Mon Dieu j'ai combattu soixante ans pour la gloire.



J'ai vu tomber ton temple et périr ta mémoire!  
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,  
Mes larmes t'imploreraient pour mes tristes enfants:  
Et lorsque ma famille par toi est réunie  
Quand je revois ma fille elle est ton ennemie!  
Je suis bien malheureux, c'est ton pere, c'est moi,  
C'est ma seule prison qui t'a ravit ta foi.  
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,  
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines,  
C'est le sang de vingt Rois tous Chrétiens comme moi,  
C'est le sang des héros défenseurs de ma foi,  
C'est le sang des martyrs. O fille encore trop chère!  
Connais-tu ton destin? sais-tu quelle est ta mère?  
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour  
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,  
Je la vis massacrer par la main forcée  
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée?  
Les frères ces martyrs égorgés à mes yeux,  
S'ouvrent leurs bras sanglants tendus du haut des lieux,  
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes

40  
Pour toi, pour l'Univers est mort en ces lieux mêmes,  
En ces lieux où mon bras se seroit tant de fois,  
En ces lieux où ton sang te parle par ma voix.  
Vois ces murs, vois ce Temple envahi par tes maîtres:  
Tout annonce le Dieu qu'on venge tes ancêtres.  
Tourne les yeux, sa tombe est près de ce Palais,  
C'est ici la montagne où lavant nos forfaits,  
Il voulut expirer sous les coups de l'impie,  
C'est là que de sa tombe il rappela sa vie.  
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,  
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu;  
Et tu n'y peux rester sans venir ton pere,  
Ton honneur qui te parle et ton Dieu qui t'éclaire.  
Je te vois dans mes bras et pleurer et frémir,  
Sur ton front palissant Dieu met le repentir:  
Je vois la vérité dans ton cœur descendue,  
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue,  
Et je reprends ma gloire et ma félicité,  
En dérobant mon sang à l'infidélité.  
Néron.

Je revois donc ma Sœur, et son ame...

Lair.

Ah Mon pere!

Cher auteur de mes jours, parler que dois-je faire!  
Léon.

M'ôter par un seul mot ma honte, mes ennuis,  
Dire je suis Chrétienne.

Lair.

Oui... Seigneur... je le suis.



Récueil  
De Sers  
D'atome  
Jahier.



# La Statue de l'Amitié.

Extrait d'un petit recueil

De M. le Terre

Amitié, ma rose t'implore,  
L'amour peut-il t'égaliser ?  
Comme la rose à l'aurore  
Au soleil sans nous brûler ;  
Sur tes pas je m'abandonne ;  
Tu ne promets pas en vain,  
L'aimable paix t'environne.  
Le bonheur naît sous ta main.  
Ainsi parlait Cléonice,  
Elle n'avait que quinze ans ;  
Douce erreur d'une novice,  
Qui fait ses premiers serments.  
A l'idole qui l'enchantait  
Un petit temple est dressé

Par la belle indifférente.  
Soir et matin encense-er  
Mais il lui faut une image  
Qui lui rappelle ses traits ;  
Les arts pour ce digne ouvrage,  
S'écrout-ils assez parfaits ?  
Elle court chez Aristote  
Veut un chef-d'œuvre à l'instant,  
La chimère était si belle,  
Son buste sera charmant !  
L'artiste expose à sa vue,  
L'amitié, mais comme elle est,  
Simple, naïve, retenue.  
Sans grâce et sans appât.  
L'art n'a point rendu dit-elle,  
Ses traits son air enchanteur,  
Voulez-vous un sûr modèle ?  
Il est gravé dans mon cœur.  
Non loin sur un lit d'albâtre,  
Repos une aimable enfant :

L'été se que j'ypothèque  
Dit elle en s'en emparant.  
Et qu'on donc belle ingénue,  
De l'amitié en ce jour,  
Vous demandiez la statue  
Et vous emportez l'amour.  
L'amitié consolation de la vieillesse.  
Quand la vieillesse commence,  
La douceur de soupire,  
Et l'unique jouissance,  
Qu'il soit permis d'espérer.  
L'amour suit, l'amitié tendre,  
C'est alors lui ressembler,  
Mais trop peu pour rien prétendre.  
Assez pour nous consoler.  
Adieu folle et douce ivresse  
Que je pris pour le bonheur;

45  
J'eus des sens dans ma jeunesse,  
Il me reste encore un cœur.  
Que celle à qui je le donne;  
Daigne en approuver l'ardeur;  
Je dirais mes jours d'Automne;  
Ont encore quelque chaleur.  
Pour l'amour tout est inactive,  
Enthousiasme ou fureur,  
Pour l'amitié qui soupire  
Tout est plaisir et faveur.  
Egale regne sur mon ame,  
Sans en troubler le repos,  
Et mes desirs et ma ferveur,  
N'allument point mes vains vœux.  
Je la verrais poursuivre,  
Par la foule des amours,  
Et le déclin de ma vie  
Pourra de ses beaux jours.



Belle sur tige inclinée,  
Un vieux pêne de cent ans,  
Fait rencontre chaque année,  
Avec les fleurs du Printemps. e. r. 2  
L'hortensia tué à la chasse...  
Cœur pur où regnait l'innocence,  
Touchante image du bonheur,  
Modèle heureux de la constance  
Symbole ailé de la douceur:  
D'un plomb que le salpêtre anime,  
Tu reçus le coup dans tes flancs,  
Tu meurs hélas! triste victime,  
De nos cruels amusements! e. r.  
J'ai vu... j'ai vu ta jeune amante  
Sensible au coup qu'on l'a porté  
S'éloigner d'une aile tremblante,  
Et fuir d'un vol précipité.  
Heureuse si la main cruelle,  
Sous qui tu tombas expirant;

L'eût par une atteinte mortelle,  
Rejointe à son fidèle amant. e. r. 2  
Je la suivis dans un bocage  
Où s'exhalant de ses douleurs  
Son triste et douloureux romage,  
A mes yeux arracha des pleurs;  
De l'écho la Nimphe attendrie  
Répéta ses tendres accents,  
Ecoute-les ombre chérie,  
Je les retiens, je te les rends: e. r.  
"Ainsi l'on t'enlève à ma flamme,  
"Ainsi s'éteignent nos amours!  
"La mort sans respecter leur trame  
"A pu trancher de si beaux jours!  
"Quel crime!... peut-être infidèle?  
"Non, non, tu ne le fis jamais,  
"Notre tendresse mutuelle;  
"Seraut d'exemple en nos forêts. e. r.  
"Un même jour nous donna l'être

"D'époux constants, gages chéris,  
"Un même berceau nous vit naître  
"Toujours heureux, toujours unis;  
"L'himen devait, amants, encore  
"Sournaier nos tendres desirs,  
"Quand le Printemps eût fait éclore  
"Un sanctuaire à nos plaisirs.  
"De ce témoin de ma tendresse,  
"De l'arbre où j'eus ta foi,  
"Entends la voix de ma tristesse,  
"Ombre chérie, écoute-moi:  
"Aux pleurs je consacre le reste,  
"Des jours destinés au bonheur,  
"Tu meurs frappé d'un coup funeste,  
"Moi, je mourrais de ma douleur."  
On sait qu'à leurs mortels fœdes  
Dans leurs tendres engagements,  
Les innocentes tourterelles  
Gardent la foi de leurs serments.

45  
Depuis ce jour triste, mourante  
Elle confie à nos forêts  
D'une voix plaintive et touchante,  
Ses pleurs, son amour, ses regrets.  
Toi dont le souvenir si tendre  
Pour jamais nourrit mon cœur,  
(Charmant oiseau, puisse ta cendre  
Être sensible à sa douleur!  
Puisse-j'en au gré de ma tendresse,  
Comme toi pour t'avoir chanté,  
Vivre chéri de ma maîtresse  
Et mourir aussi regretté.  
Edwin et Emma.

Au fond d'une heureuse vallée  
Dans l'enceinte d'un bois épais,  
Une humble chaumière isolée,  
Cachait l'innocence et la paix.  
Là vivait jadis en Angleterre:  
Une mère dont le desir,

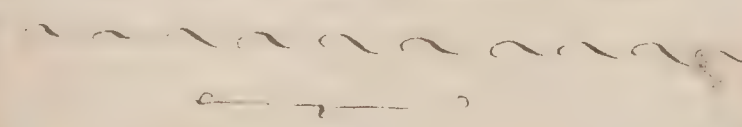


Était de laïfco sur la terre.  
Sa fille heureuse et puis mourir.  
Par sa beauté, par sa sagesse,  
Emma fuisait sans le savoir,  
Languir les garçons de tendresse  
Et les filles de désespoir.  
Par hazard s'offrit à la belle  
Edwin dont le simple regard,  
D'une ardeur chaste et mutuelle  
Devait toucher un cœur sans fard.  
Emma ne fût point offensée  
Des vœux d'un amant ingénu,  
Car il n'avait point de pensée  
Qu'il dût cacher à la vertu.  
Mais un pere avare et sauvage  
Refuse à l'amant écouté,  
Une fille sans apanage  
Qui n'a pour dot que sa beauté.  
A l'autorité paternelle,

46  
Que rien ne saurait désarmer,  
Edwin n'osait être rebelle  
Mais ne pouvait assez d'aimer.  
Le pauvre amant passe, repasse,  
Non chez Emma, mais tout au tour,  
Surprend un coup d'œil, voit la place  
Où elle arrosait de pleurs d'amour.  
Souvent la nuit, au clair de Lune,  
L'entend près de l'humble jardin,  
Lamentant leur triste infortune,  
Jusqu'à l'aube du matin.  
Bien-tôt cet état qui l'opresse  
Jamais se voir, toujours s'aimer,  
Dans l'insomnie et la tristesse  
Achève de le consumer.  
Edwin sous les yeux de son pere,  
Languit malade au lit de mort;  
Cet homme alors se désespère  
Et voudrait réparer son tort:

C'est trop tard : le ciel que j'implore ;  
S'a, dit le fils, finir mes jours ;  
Mais, laissez-moi revoir encore  
Celle que j'aimerais toujours. *c*  
Emma vient, le cœur plein d'alarmes,  
Auprès du lit de son amant :  
En voyant périr tant de charmes  
Tombe sans voix sans mouvement.  
On les sépare : Edwin se pame  
Cherchant des yeux sa chère Emma,  
Comme s'il voulait rendre l'âme  
Dans les bras de ce qu'il aime. *c*  
Après sa longue défaillance,  
Rendue au jour mais sans espoir,  
Emma garde un profond silence  
Et s'en retourne vers le soir.  
Passant le long d'un cimetière  
Elle entend l'oiseau de la nuit,  
Puis traversant une boyeure

47  
Voit voir une ombre qui la suit. *c*  
Adieu, lui dit la voix mourante  
De l'ombre attachée à ses pas,  
Lors elle entend toute tremblante  
La cloche sonner un trépas.  
Elle arrive au toit solitaire,  
Frappe à la porte avec effroi :  
'en est fait, dit-elle ô ma mère  
Et de mon amant et de moi ! *c*  
A ces mots, au seuil de la porte,  
Dù sa mère l'appelle en vain,  
Dans ses bras Emma tombe morte,  
Morte d'amour pour son Edwin !  
Les amants reposent ensemble,  
Morts l'un pour l'autre le même jour ;  
Et la tombe à jamais rassemble  
Ceux que devait unir l'amour. *c*





Divine amille, félicité parfaite,  
Focle d'un cœur juste et passion du sage  
Seul mouvement de l'ame où l'excès soit permis  
Corrige les défauts qu'en moi le ciel a mis.  
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures  
Dans toutes les saisons et dans toutes les heures  
Sans toi tout homme est seul, il peut par toi aussi,  
Multiplier son être et vivre sans autrui.

Si par une éternelle loi,  
Les Dieux voulaient me faire vivre sans cepe  
J'y renoncerais par tendresse  
Si mes amis n'étaient immortels comme moi.

Soit instinct, soit reconnaissance,  
L'homme porte un penchant secret  
Cherit le lieu de sa naissance  
Et ne le quitte qu'à regret:  
Les cavernes hyperborees  
Les plus odieuses contrées,

68  
Savent plaire à leur habitants;  
Sur nos délicieux rivages  
Transplantés ces peuples sauvages  
Vous les y verrez moins contents.  
Souvent la fortune, un caprice  
Où l'amour de la nouveauté,  
Entraîne au loin notre aversice  
Où notre curiosité,  
Mais sous quelque beau ciel qu'on erre  
Il est toujours une autre terre  
D'où le ciel nous paraît plus beau  
Bien que sa tendresse varie  
Cet amour de la patrie  
Sait l'homme au-de-là du tombeau.

Termine, grand Dieu, ma déplorable vie,  
Où rend la liberté à ma triste patrie!

Recueil

De Vers

7. tieme.

Cahier.



## Roz et Betri.

Le jeune Roz en Angleterre,  
Aimait l'innocente Betri;  
Sous DeuX à la rigueur d'un père,  
Derobaients leur tendre souci:  
Mais à Boston, pour la querelle,  
Tout va s'armer, ô liberté!  
Roz alors n'est pas moins fidelle  
À son devoir à sa beauté. e  
Il part au premier cri d'alarmes,  
Il part sans prévoir de retour,  
Et baigné des plus douces larmes,  
Combien il en donne à l'amour!  
Vainement une voix chérie,  
Voudrait encore le rappeler,  
À l'honneur, au nom de Patrie,  
Son cœur brûle de s'immoler. e  
Trébuchante à la douleur en proie,  
Betri suit les pas d'un amant,  
Soudain la voile se déploie,  
D'où quel objet et quel moment!  
Ses yeux se ferment, on l'entraîne:  
Elle étend ses bras vers les flots,

50.  
Et le nom de Roz avec peine,  
S'échappe à travers ses sanglots. e  
Qui elle regrette le délire,  
Où se consumaient de beaux jours!  
En secret elle aime à relire  
Sous les serments de leurs amours:  
Heureuse encore de les croire,  
Et plus sensible à son tourment,  
En rivale elle hait la gloire,  
Qui lui fait perdre son amant. e  
Aux jours, aux longs jours de l'absence  
Elle ne peut s'accoutumer, ---  
Plus épris son cœur la devance  
Aux bords où on vit pour l'aimer:  
Des mers elle franchit l'espace  
Et sur l'Océan agité,  
Son œil cherche à fixer la trace  
Du vaisseau que Roz a monté. e  
Eole attendri la seconde,  
Enfin elle aperçoit le port,  
Sur les rives du nouveau monde  
Elle s'élance avec transport.  
Ses pieds trébuchans touchent la terre,  
Elle se peint Roz en danger,  
Il ose parler, craint de se taire  
Elle frémit d'interroger. e

Mille voix que l'écho répète  
Des étendards ceints de Lauriers,  
Le Bronze tonnant, la trompette,  
Sont annonce un succès guerrier.  
Betzi frissonne et vers la foule  
Elle s'empresse d'accourir,  
Mais ce Peuple à grands flots s'écoule  
Roz est encore à découvrir. e  
Elle vole au champ du carnage.  
Sous la Guiraffe d'un Soldat  
Elle voit.... Dieux.... l'horrible image  
Roz est tombé dans le Combat.  
Sur l'objet de sa triste flamme  
Sa douleur va se déposer:  
Elle veut respirer son ame,  
Elle la retient par un baiser. e  
Ses lèvres pressent la blessure.  
Où restait le fer du vainqueur:  
Un mouvement qui la inspire  
Attire sa main, vers son cœur.  
Il palpite: une main si chère,  
De sa vie obtient le retour;  
Roz enfin a vu la lumière  
Et c'est l'ouvrage de l'amour. e

7  
Trappe d'une subite ivresse,  
Qui peut de l'excès du malheur  
Passer aux bras de sa maîtresse  
Sans expirer de son bonheur!  
C'est là ce que Betzi doit craindre,  
Quels seraient ô Dieux! ses regrets?  
L'amour même l'oblige à feindre,  
Elle voile en pleurant ses traits. e  
"Qui que tu sois, parle-moi d'elle!"  
S'écriait Roz en expirant.  
"C'est Betzi qu'un amant fidelle,  
"Je recommande en expirant!  
"Betzi... tu la verras peut-être!  
"Promets qu'à Londres de retour.  
"Tu diras que j'ai cessé d'être,  
"En ne pensant qu'à notre amour." e  
A ces mots troublée, attendrie,  
Dans un muet saisissement,  
Betzi ne tient plus à la vie,  
Que pour la rendre à son amant.  
Un cri d'amour la fait connaître,  
Roz encore a plu l'adorer.  
Mais ce bonheur vient de naître,  
Hélas! qu'il devait peu durer! e



Le glaive sous qui Roz expire,  
D'un venin subtil est armé:  
C'est la mort que Betri respire  
La mort sur un sein trop aimé.  
Son amant qu'elle y voulait suivre,  
Betri le devance au tombeau:  
Pour l'aimer Roz a cru revivre,  
C'est lui qui devient son bourreau! e

Il frémir, il pleure, il succombe,  
Il se mains veut se déchirer;  
Vivant de Betri de sa tombe  
Rien ne pourra le separer.  
Sa vie n'est plus qu'un long murmure  
Que le cri profond du malheur,  
Il guérissait de sa blessure  
Il expira de sa douleur. e

Où tout me dit, Dieu puissant, que sans <sup>ta pitié</sup> quel  
Mon cœur peut jouir de sa faible existence,  
Sourire au doux plaisir d'aimer et d'être aimé.  
L'amour y fût hélas de ton souffle allumé;  
Cui, tu crées l'amour, pour essuyer nos larmes,  
Pour consoler la vie, et lui prêter des charmes;  
Tout annonce l'éclat de la divinité,  
Sa grandeur... et l'amour fait sentir sa bonté.

## Eglogue.

Imitée de l'Italien.

Déjà l'astre du jour, du haut de sa carrière,  
Versait sur l'horizon sa brillante lumière;  
Aplâtre assise au bord d'un paisible ruisseau  
Confiait à son chien le soin de son troupeau,  
Dans les charmes secrets de la mélancolie,  
Elle aimait à tenir son ame ensevelie,  
Le calme la fraîcheur de ces lieux enchantés,  
Les flexibles ormeaux mollement agités,  
Le flot tranquille et lent, mourant sur son rivage,  
De son bonheur passé lui rappelaient l'image.  
C'était dans ces bosquets, sur ces gazon fleuris,  
Qu'autrefois à ses pieds, elle voyait Lisis.  
Mais ce jour... jour cruel! une pénible absence  
Du plus beau des Bergers accusait l'inconstance.  
Chaque instant qui s'écoule et qu'il a négligé,  
Lui, disait, en fuyant que son cœur a changé.  
Sémourez de mes douleurs, lieux tranquilles dit-elle,  
Rameniez-moi Lisis; ramenez le fidèle!  
Hélas! il me dérisse: et mes faibles attruits,  
Malgré ses vains serments, ne l'ont touché jamais.  
Ah! s'il sentait les maux d'une absence si rude!  
S'il sentait de mon cœur la tendre inquiétude!  
Mais Lisis n'aime point, je n'en saurais douter,

L'ingrat hier encore cherchait à me flatter;  
Et le cœur tout de glace, auprès de sa maîtresse  
Cherchait, par ses discours à prouver sa tendresse.  
Ses yeux me disait-il, sont faits pour tout charmer,  
J'ignorais avant toi qu'un Berger pût aimer;  
Toi seule de l'amour m'à fait sentir l'Empire,  
Hélas! n'avait-il pas autre chose à me dire?  
Aglaure, pour jamais je t'engage ma foi,

Rien ne peut égaler l'amour que j'ai pour toi,  
Il durera toujours: c'est moi qui t'en assure,  
Qui, le temps changera le cours de la nature,  
Le Rhin verra tarir ses flots impétueux,  
Le Soleil obscurci s'éteindra dans les cieux,  
L'univers perira, si tant que je respire....

Hélas! n'avait-il pas autre chose à me dire?  
Eh! quelle autre que toi, puis-je aimer dans nos champs  
Où trouver des attraits si nobles, si touchants?  
Où trouver une voix et si douce et si tendre,  
L'amour, l'amour lui-même aimerait à l'entendre  
Que dis-je? il est dans toi; tu m'inspires ses feux,  
Il parle par ta bouche; il brille dans tes yeux,  
Son sourire ingénue se peint dans ton sourire!  
Hélas! n'avait-il pas autre chose à me dire?

À ces mots, il colla sa bouche sur ma main, 53  
Ses regards amoureux s'égarèrent sur mon sein;  
Et toute entière en proie à mon ardeur extrême,  
J'écoutais l'infidèle et m'oubliais moi-même!...  
Mais poursuivant ainsi: Dieux! soyez mes garans!  
Et si j'étais dit-il, parjure à mes sermens,  
Que la foudre frappant ma tête criminelle,  
Epouvanté à jamais, un amant infidèle!...  
Si je cesse d'aimer qu'un tigre, un vautour,  
Dans mon cœur déchiré, vienne venger l'amour!  
Que cent fois je renaisse et que cent fois j'expire!  
Hélas! n'avait-il pas autre chose à me dire?  
Le cœur gros de soupirs, elle tourne les yeux,  
L'étonnement elle voit son Berger en ces lieux;  
L'Esprit qui l'écoutait, caché sous le feuillage,  
Aglaure était injuste en le croyant volage.  
Honteux d'être l'objet de ses vives douleurs,  
Il dissipa sa crainte, il effuya ses pleurs;  
Et suit par son amour, ses transports, son délire  
Exprimer le secret qu'il avait à lui dire.





A Mr. de Voltaire.

Où il est tranquille, mon bonheur !  
Et que ma vie est solitaire !  
Je n'ai point vu notre Empereur,  
Ah ! que je vois au moins Voltairin !

Il est assez de Potentats,  
Toute la terre en est remplie.

Un Siècle entier ne produit pas,  
Souvent un Voltaire, un génie.

Nos plus beaux-Esprits d'aujourd'hui,  
De son retour chantent la fête.

Il les réunit en lui,  
Tous leurs talents sont dans sa tête.

Avec le mérite de tout,  
Il a son mérite à lui-même,

Point de sot qui n'en soit jaloux,  
Point de grand-homme qui ne l'aime.

~~~~~  
Vers tirés du Drame de Melanie, par d'Arnaud.

Le Cure.

Qui produit en vous un si grand changement ?

Melanie.

Vous aller le savoir, c'est un événement.

Qui decida dès lors du destin de ma vie,
Et dont en vous parlant, j'ai l'âme encore remplie.

Je vivais près du lit d'une de nos sœurs,
D'une lente agonie éprouvait les horreurs.

cherchant à signaler les soins d'une novice,
J'avais brigué moi-même un si lugubre office.

Un Prêtre l'exhortait et ses pieux discours
De la Religion prodiguaient les secours,

Sans arracher un mot, sans vaincre son silence,
Il commençait peut-être à perdre l'espérance.

Du moins ils ~~se prolongeaient~~ pendant quelques instants
Alors levant ses yeux baissés depuis long-temps,

Elle parut gémir sur moi plus que sur elle
Quelques larmes mouillaient sa mourante pupille.

Elle fit un effort pour pouvoir me parler
Et m'adressa ces mots qui me firent trembler.

"En vous tromper on vous perd, ma chère Melanie
"A votre âge on sait peu ce que l'on sacrifie.

"En vous faisant esclave, et prenant cet habit
"Vous l'apprendrez trop tard, je sais ce qu'on vous a dit.

"Je sais que vous croyez que dans nos saints asiles
"Tous les jours sont sereins, tous les soirs sont tranquilles.

"Mais pour vous abuser sachez qu'on est d'accord

"On ne vit en ces lieux qu'en desirant la mort:
"Et l'on n'y meurt jamais qu'en détestant sa vie
"Que mon exemple au moins détrompe Melanie."

Elle m'apprit son sort, un malheureux amour
Qu'il fallût dans ce cloître étouffer sans retour.
Avait rempli son ame, et consumé sa vie
Du récit de ses maux, je demeurais saisie.

C'étaient les derniers cris et les gémissements
D'un cœur que ses chagrins ont oppressé long-temps
C'était d'un long malheur l'histoire attendrissante,
Que l'accent de la mort rendait plus déchirante.

Je n'y pus résister, plaine de ses douleurs,
Je tombais sur son lit en l'arrosant de pleurs,
Je partageais des maux, que mon sexe devait vaincre
Pour la première fois elle s'entendit plaindre.

Et ma pitié parut adoucir son trépas
L'infortunée alors me serra dans ses bras,
Je sentis que ses pleurs inondaient mon visage
De mes sens trop émus, je perdis tout usage.

Et quand je les repris, elle ne vivait plus,
Ses bras déjà glacés sur ma tête étendus,
Ses yeux de la douleur gardant le caractère
Et vers le Ciel encore élevant leur paupière

Sembloient lui demander d'épargner à mon tour
Tous les maux dont sa mort m'avait tracé l'image.

~~~~~  
Je vis, sage Ariston d'un air d'indifférence,  
La grandeur tyrannique et la fière opulence,  
Ses yeux d'un faux éclat ne sont point abusés,  
Ce monde est un grand bal où des faux déguisés,  
Sous les visibles noms d'Eminence et d'Atteïse  
Pensent enfler leur être et hausser leur bassesse.  
En vain des vanteurs l'apareil nous surprend,  
Les mortels sont égaux, leur masque est différent.  
Nos cinq sens imparfaits, donnés par la nature  
De nos biens, de nos maux, sont la seule mesure.  
Les rois en ont ils six, et leur ame, et leur corps  
Sont-ils d'une autre espèce, ont-ils d'autres ressorts  
C'est du même limon que tous ont pris naissance  
Dans la même faiblesse, ils traînent leur enclume.  
Et le riche et le pauvre et le foible et le fort,  
Ont tous également des douleurs à la mort.

~~~~~  
Sur le sort de la naissance,
L'un est roi, l'autre est berger,
Le hasard fit leur distance.

L'Esprit seul peut tout changer,
De vingt rois que l'on encense
Le trépas brise l'autel,
Et l'Alcaïde est immortel.

Malheureux mortels, ôtez ce sang-froid
De meurtres, de combats n'est donc point affoibli
Vous verrez l'ou-toujours prêts à vous égorger -
Accroître vos malheurs en voulant les venger.
Et sans cesse agissant de criminelles vaines
Vivre sur des débris arrosés de vos larmes.
Quoi la guerre est encore où triomphent les arts
Quand ce flambeau sacré mi-buit à vos regards
Éclairc vos esprits de ses vives flammes,
Le flambeau de la haine embrase encore vos âmes.
Les sages de la terre en sont les apôtres
Des Dignes et des Loys nous conservons les mœurs
Par les arts civils, sommes-nous moins barbares
Que le Huron sauvage, ou les Hordes Tartares.

C'en est fait du Despotisme, Et de toutes ses horreurs
Le feu du Patriotisme. Règne enfin dans tous les cœurs
Que tous les hommes s'unissent, Pour imiter les Français

56
Où tous les vœux gémissent De n'avoir plus de sujets.
L'Esprit seul peut tout changer, Soyons le bras de la Loi.
La Loi seule est notre maître Et la Loi commande au Roi.
Donnez la vertu pure, La douce fraternité.
Venez en vous de la Modeste, Encourtez la liberté.
Tous les Peuples de la terre, Compagnons par nos braves
Que le ciel qui nous élève, Fait irrité de nos maux.
Et notre assemblée auguste Qui rend de si bons decrets,
Don Dieu bienfaisant et juste, Interprète les arrêts.
Aurons la main suprême, Qui nous comble de bienfaits
Vivons à l'aise qu'elle même, Tous les Etres qu'elle a faits.
Pursuivons avec courage, Ne craignons point les revers.
Achèver ce grand ouvrage, Le salut de l'Univers.

Prend nous bon, rend nous justes.
Entre nos ennemis nous ne trahissons pas
Pas un pas à l'homme libre donne le courage,
Le bien c'est l'obéir, et la gloire est ton ouvrage.

Sur une statue de l'Amour.
Enigme tu sois, voilà ton maître -
Il est le fait où le se être.

Recueil

De l'ers⁹

8^{me} édition

Cahiers

Épître

Alu Peuple

De M^r. Thomas.

Toi, qu'un injuste orgueil condamne à la bafouée,
Toi, qui né sans ayeux et vivant sans mollesse,
Porte seul dans l'état le fardeau de la loi
Et sert par tes travaux ta patrie et ton Roi;
D'utiles Citoyens respectable assemblage,
Que dédaignent les Cours mais qu'estime le Sage,
Peuple, j'ose braver cet insolent mépris,
D'autres flattent les grands, c'est à toi que j'écris
À l'aspect de ces grands dont l'éclat t'importune
Je t'entends de tes cris fatiguer la fortune,
Accuser ta misère, envier leur splendeur,
Apprends à t'estimer et connais ta grandeur.

C'est toi qui des états soutenant la puissance
Répond sur ces grands corps la gloire et l'abondance
En tout temps, en tous lieux, soit qu'un Monarque heureux
Gouverne par l'honneur un peuple belliqueux,
Soit que le Citoyen libre et digne de l'être
Sui-même soumis aux lois sans esclaves et sans maître,
Soit que le despotisme entouré de bourreaux,

Sous les pieds d'un seul homme enchaîne ses égaux,
Tes bras, tes mouvements, ta féconde industrie
Multipliant partout les germes de la vie
Par tes travaux actifs animent l'univers.
Sont Rois aux nations n'ont donné que des fers.
Le Béquillard détruit, tu conserves le monde,
Il ravage la terre et tu la rends féconde;
La triste humanité ne doit qu'à tes secours,
Les puissants végétaux les soutient de nos jours,
Cet art dit on est vil: oserait on le croire?
Bienfaiteur des humains, quel titre pour la gloire!
Ta bêche et ta charrue utiles instruments
Brillent plus à mes yeux que ces fiers ornements
Les fleufs d'or, ces toisons, ces mortiers, ces couronnes,
Monuments de grandeur semés autour des trônes;
Cet art est le premier, il nourrit les mortels
Dans l'enfance du monde, il obtint des Autels.
De ces champs fortunés que ta main rend fertiles
Pour t'admirer encore je passe dans les villes:
La terre avec orgueil les porte sur son sein
Là dans tout son éclat brille le genre humain,
Là tous les arts unis et ceux que nos misères
À l'humaine foiblesse ont rendu nécessaires,
Et ceux qu'un luxe utile, enfant des doux loisirs
Fit naître pour charmer le besoin des plaisirs.

Aux règles du génie apercevant l'adresse
Tout par mille canaux circuler la richesse.
Les arts sont ton ouvrage; et reproduits cent fois
Pour le bonheur du monde ils naissent à ta voix.
Dompte sous tes marteaux le fer devient docile
Tu façonne les bois et tu pétris l'argile;
Par tes savantes mains ta toison des orbes,
Le lin, la soie et l'or sont tissés en habits.
La fange des métaux, sous tes doigts épurée
Brille aux besoins publics noblement consacrée.
Et le marbre poli s'élève jusqu'aux cieux,
Pour les Palais des Rois ou les Temples des Dieux.
Tu ne te bornes pas au bien de ta patrie,
Le monde entier jouit de ta noble industrie.
Par les vœux du commerce embrassant l'univers
Tes mains forment un pont sur l'abîme des mers.
Si les Princes armés se disputent la terre,
Tu fais par ta valeur les destins de la guerre.
Tes Corps sont les remparts des états désolés.
C'est qui raffermis les trônes ébranlés —
Que je méprise un grand qui fier de sa noblesse
Dort inutile au monde, au sein de la mollesse.
Un stupide Crapus, enervé de langueur
Qui fatigue mes yeux d'un luxe sans pudeur.

59
Nous admirons l'éclat, vains juges que nous sommes!
Le véritable honneur est d'être utile aux hommes.
En vain les préjugés ont osé t'avilir,
Peuple, pour ton Pays, tu sais vivre et mourir. —
Il est, il est encore un plus rare avantage,
La tranquille innocence est ton heureux partage.
Les Rois ont des états, les grands ont des honneurs,
Le riche a des trésors et le pauvre a des mœurs.
Ce siècle malheureux foule aux pieds la nature,
Les noms de fils, d'époux, seraient-ils une injure?
La dignité barbare au Peuple dur a l'œil fier
En prononçant ces mots croirait s'humilier.
C'est vous qui de vos Peuples leur prêtez la bassesse
Ingrats! et la nature a toujours sa noblesse!
Peuple, ces noms pour toi, n'ont rien que de sacré.
Et tu n'as point l'orgueil d'être dénaturé,
Fatigué de plaisirs, idolâtre d'eux mêmes,
Les Courtisans altiers dans leurs grandeurs suprêmes
D'un œil indifférent verront des malheureux.
Le Peuple est si sensible, il s'attendrit sur eux
Il soulage leurs maux, il respire leurs alarmes,
Il goûte le plaisir de répandre des larmes. —
Il n'a point cette grace, et ces dehors flatteurs,
Des Marquis de nos jours avantages trompeurs,

Et jamais son Esprit façonné par l'usage,
N'a d'un brillant vernis coloré son langage,
D'un masque séduisant, il n'est point revêtu.
Le masque est la déguise et non pas la vertu.
L'élégance des mœurs annonce leur ruine.

Ces Courtisans polis que l'intérêt domine,
En plongeant un poignard vantent l'humanité.
Ils ont l'éclat du marbre, ils ont sa ductile. —

Oh! que j'aime bien mieux la rustique droiture,
Du Laboureur conduit par la simple nature;
Sous des dehors grossiers, son Cœur est généreux.
C'est l'or enseveli sous un terrain fangeux.
Que de coupables mains s'élevant jusqu'aux thônes,
Sur les têtes des Rois ébranlent les couronnes,
Peuple, tu ne sais point, par de grands attentats
Epouvanter la terre et changer les Etats,
Où des complots fameux instrument et victime
Si ta main quelquefois a secondé le crime,
C'est le souffle des grands qui pousse tes vaisseaux,
Dans la nuit de l'orage égarés sur les eaux.
Les Tigres, les Lions, ardens à se détruire,
Pour régner dans les bois désoient leur empire,
Dans ces bois teints de sang, contents de son grain
La fourmi creuse en paix son séjour souterrain.

Je le rends grâce ô Ciel! dont la bonté propice,
M'écartera de ces rangs qui sont un précipice,
Je n'ai point en naissant reçu de mes ayeux
De l'or, des dignités, l'éclat d'un nom fameux,
Mais si j'ai des vertus, si mon mâle courage
A toujours dédaigné l'intrigue et l'esclavage,
Si mon Cœur est sensible aux traits de la pitié,
S'il éprouve les feux de la sainte amitié,
Et si l'horreur du vice et m'anime et m'enflamme,
Mon sort est trop heureux: j'ai la grandeur de l'âme.

Croit-on que le bonheur habite les Palais,
Soit traîné sur un char, où porté sous le dais?
Les biens, ces dignités et ces superbes tables,
Ne font que trop souvent d'illustres misérables!
Le germe des douleurs infecte leurs repas,
Et dans des coupes d'or ils boivent le trépas.
Un poison plus flatteur et plus cruel encore
Vient flétrir leurs beaux jours, obscurcis dès l'aurore:
Vois, ces spectres dorés marcher à pas lents,
Traîner d'un Corps usé les restes chancelants
Et, sur un front jauni, qu'à vicié la mollesse
Etaler à 30 ans leur précocité vieillisse,
C'est la main du plaisir qui leur ^{creuse} tombeau.

Et bienbaitteur du monde, il devient leur bourreau.
Régagnin les poursuit, le démon de l'intrigue
De ses soins éternels les trouble et les fatigue,
Pour eux l'ambition a des feux dévorants,
La haine a des poignards, l'envie a des serpents,
Sous l'or et sous la pourpre chargés d'entraves
On les adore en Dieux, ils souffrent en esclaves.

Peuple les passions ne brûlent pas ton cœur,
Le travail entretient ta robuste vigueur,
Tu conserves des sens, chez toi le don de plaisir,
L'aiguise par la peine, et vit par le désir.
Hélas! sans la santé que m'importe un Royaume?
On vit dans les Cours, et tu dors sous le chaume
Le souvenir d'un Epouse, un fils qui te caresse,
Des fêtes d'un hameau, la rustique allégresse,
Les rayons d'un beau jour, la fraîcheur d'un matin,
Te font bénir le Ciel et charment ton destin;
Tes plaisirs sont puisés dans une source pure.
Ce n'est plus que pour toi qu'existe la nature...
Qui vit sans remords, doit mourir sans tourment.
Tu ne redoutes rien dans cet affreux moment
Plus on est élevé, plus la mort est terrible.

61
Et du trône au cercueil le passage est horrible!
Sur l'univers entier la mort étend ses droits
Tout périt: les héros, les ministres les rois,
Rien ne surnagera sur l'abîme des âges,
Ce globe est une mer couverte de naufrages.
Qu'il importe lorsqu'on dort dans la nuit du tombeau
D'avoir porté le Sceptre, ou traîné le radeau?
L'on y distingue point, l'éclat du Diadème,
De l'esclave et du Roi, la poussière est la même.
Peuple, d'un œil serein, envisage ton sort
N'accuse point la vie et méprise la mort:
La vie est un éclair, la mort est un asyle,
Ton sort est d'être heureux, ta gloire est d'être utile.
Le vice seul est bas, la vertu fait le rang,
Et l'homme le plus juste est aussi le plus grand.

~~~~~  
Vers mis au bas de la Statue  
de Solitaire

Quand les arts fleurissaient dans Athènes et dans Rome,  
Il fallait pour chaque grand homme,  
Fischer un maître nouveau:  
Ici l'artiste plus habile,  
A sous son magique ciseau



Fait revivre dans ce morceau  
Sophocle, Tacite et Virgile.

Présent des Dieux, doux charme des humains,  
O divine amitié, viens pénétrer nos âmes.  
Les feux éclairés de tes flammes,  
Avec des plaisirs purs, si tout que des jours sérieux.  
C'est dans tes nœuds charmants que tout est jouissance.  
Le temps ajoute encore un lustre à ta beauté,  
Et tu serais la volupté,  
Si l'homme avait encore son innocence.

① Sans l'amitié, sans sa douceur,  
La vie hélas! est importune.  
Que fait le rang et la fortune?  
Ah! l'on est rien que par le Peur.

② La Philosophie est sobre en ses discours.  
Et croit que les meilleurs sont toujours les plus courts;  
Que de la vérité on atteint l'excellence  
Par la réflexion et le profond silence.  
Le but d'un Philosophe est de si bien agir  
Que de ses actions, il n'ait point à rougir,

Il ne tend qu'à pouvoir se maîtriser soi-même.  
C'est là qu'il met sa gloire et son bonheur suprême,  
Sans vouloir imposer par ses opinions,  
Il ne parle jamais que par ses actions.  
Loin qu'en systèmes vains son Esprit s'alarme;  
Être vrai juste et bon, c'est son Système unique.  
Modeste dans le bonheur, grand dans l'adversité,  
Sans la seule vertu trouvant la volupté,  
Faisant d'un doux loisir ses plus chers délices,  
Plaignant les viciieux et détestant les vices,  
Voilà le Philosophe. Et si il n'est ainsi fait,  
Il usurpe un beau nom sans en avoir l'effet.

O ma vie! ô vain Pours, ô rapide existence,  
Qui amuses les desirs, qui abuse l'espérance  
Jouet des Passions, en proie à la douleur,  
Hélas! tu vas passer comme la tendre fleur,  
Qui aux champs où doit briller sa destinée heureuse,  
Eteuffe l'herbe aride et la ronce épineuse!  
Tel est donc des humains l'inévitable sort.  
Des Projets, des erreurs, la douleur et la mort.  
Écartons ces pensées de la mélancolie,  
Après leur doux néant a consumé ma vie

Mon penchant me ramène à célébrer mes goûts,  
C'est m'y livrer encore, c'est les embellir tous;  
Et qui n'aime à rêver aux champêtres délices,  
Aux yeux qui de son cœur obtinrent les promesses,  
Aux lieux qui l'ont vu naître, aux jours de son Printemps  
Beaux jours plus fugitifs que les flots des torrents.  
Songe-t-on d'un œil sec aux vertus de sa mère?  
Lorsque d'un cœur rival et d'un lait mercenaire,  
Dédaignant les secours trop souvent dangereux,  
Elle-même a rempli ses devoirs généreux.  
J'adore le souris, les grâces de l'enfance,  
Les charmes ingénus de la pure innocence.  
Son regard confiant enchante mon regard.  
Quel intérêt m'inspire un auguste vieillard!  
Le calme inaltérable empreint sur son visage,  
De la paix de son cœur est la tranquille image.  
Son front majestueux, sa douce gravité  
Rend sensibles les traits de la divinité. —  
Je te rends grâce ô Dieu! dont la faveur suprême  
M'inspira ces penchants émanés de toi-même.  
Je repents, je bénis tes propices bontés.  
Loin des murs corrupteurs des prophanes cités.  
Tu plaças mon berceau: ma débile paupière  
Pouvait dans les hameaux aux traits de la lumière.  
Je dois le confesser depuis cet heureux jour

63  
Tu m'en as presque les vœux de ton amour.  
L'ardente ambition m'est inconnue encore.  
Garde Dieu Puissant, de ce cœur qui t'implore,  
L'orgueil superbe et dur, l'aveugle impiété.  
Laisse, laisse épurer ma sensibilité.  
Je vais jouir enfin des vrais biens de la vie.  
Je n'ai point les talents qui réveillent l'envie,  
La paix, le goût des arts, la médiocrité  
Voilà les grands bienfaits et ma félicité.  
Couronne ce bonheur d'un bien que je réclame,  
Conserve-moi l'ami qui console mon aine,  
Au déclin de mes jours, fais que loin des Palais,  
Je trouve près de lui et le calme et la paix.  
Et que du bonheur goûtant toujours l'ivresse,  
J'expire comme j'ai vécu, au sein de la tendresse.

~~~~~  
Le bonheur est aux lieux champêtres, O

Où règne le calme et la paix,
Si le sort nous en fit les maîtres
Imitons nos sages aïeux
Qui le furent par leurs bienfaits.
C'est le séjour de l'innocence,
Allons y cultiver l'enfance
De ce rejeton précieux

Qui remplira mon espérance
S'il est comme toi vertueux.
Garde qu'une main étrangère
Ne vienne usurper à tes yeux
Le droit le plus beau d'une mère,
Le plaisir de le rendre heureux
Que ton sein lui donne la vie,
Ainsi qu'il lui donna le jour.
Et que ta tendre jalousie
Le réserve tout son amour.

En secret verse tes bienfaits,
Sur l'orphelin que sa misère
Rendra respectable à tes yeux.
Le vrai secret pour être heureux
C'est d'en faire, on l'est avec eux.
Le bien que notre main dispense
Porte avec lui sa récompense.
Que pourrait regretter ton Cœur
Lorsqu'en secourant l'indigence
Il entendra ce cri flatteur
Qu'arrache la reconnaissance?
Ah! vieillir dans la bienfaisance
C'est rajeunir pour le bonheur.

64
O vous tendres amants,
Qui voulez qu'on vous aime,
Arriver à pas légers
À ce bonheur suprême
Et que serait l'amour
Sans la délicatesse?
Le plaisir est si court
Prolongez son ivresse.

Ah! qui pourrait effacer dans un jour
La profondeur des traces de l'amour?
C'est le torrent, qui, sillonnant la plaine,
A tout empreint du sable qu'il entraîne.
Les prés rougis, les guérets dépouillés
Marquent les lieux que son cours a souillés;
Mais un printemps suffit à la nature
Pour réparer l'émail de la verdure.
La vie entière à peine reproduit.
La Paix du Cœur qu'un seul instant détruit.

De la tendre amitié puisse ignorer les charmes,
Quiconque sans en répandre, peut voir couler des larmes.

Recueil

De l'ers

9 rime

Cahier

Romançe sur la mort d'Agnes de Baviere

Par M^{re} de Bouthillier

La jeune Agnes étoit belle,
Esprit, décence et candeur
Que traits joignaient en elle
Les dons précieux du Cœur.
Le Duc régnant de Baviere
Par malheur la vit un jour
Aussi-tôt son ame entiere
Brûla du plus vif amour.
Agnes tenait sa naissance
D'un simple et pauvre artisan,
Mais l'amour met sa puissance
A braver l'orgueil du rang.
Elle étoit honnête et sage
Le Duc soupirait en vain,
Il ne dût qu'au mariage
Sa foi, son cœur et sa main.
Pendant trois ans l'hyménée
Pût combler tous leurs souhaits,
Agnes étoit adorée

Du Duc et de ses sujets.
Pour la froie prenant les armes
Les Grands se liquaient entre-eux;
Quelle source helas! de larmes,
Et de chagrins pour tous deux.
Agnes aimait pour lui-même
Son jeune et vaillant époux,
De l'honneur de ce qu'on aime
Un Cœur honnête est jaloux.
"Fidez au devoir," dit-elle,
"Obéissez à sa loi;
"Pour tous deux elle est exelle,
"Parler... mais vivez pour moi.
D'un pressentiment funeste
Le Duc se sentit frapper,
La voix sur ces lèvres reste
Il part sans pouvoir parler.
Agnes avait la Régence
Des états du Duc absent,
Ce fût hélas sa puissance
Qui causa tout son tourment.
Le Duc avait une mere
Au caractère envieux;
Pour régner cette mégère

Jura la perte des Deux.
En vain d'Agnès la sagesse
Rendait heureux ses sujets,
Par intrigue, avec adresse,
On lui presta des forfaits. e
Puis faite à la perfidie,
Son cœur était sans effroi;
Le peuple à la colonne
Aisément ajoute foi:
La belle-mère cruelle
Sût trop bien en profiter,
Agnès semblait criminelle
Elle la fit arrêter. e
Un Tribunal plus qu'inique
Contre elle est nommé bien-tôt,
On l'accuse et sans réplique
Il la condamne aussi-tôt.
Sans un sac enfermée
Cette innocente beauté,
Au Danube fût jetée,
Puisant l'arrêt prononcé. e
Plein d'une ardeur amoureuse
Le Duc enfin de retour,
Apprend la fin malheureuse.

64
De l'objet de son amour
Il connaît son innocence
Hélas! regrets superflus,
Il sût en tirer vengeance
Mais Agnès n'existait plus. e
Pleurer et s'occuper d'elle
Fût depuis tout son bonheur;
Il bâtit une Chapelle
À l'endroit de son malheur:
Sur le marbre il fit écrire
Et graver les vers suivants.
À chaque instant les relire
Calmaient ses chagrins cuisants. e
"Une innocente victime
"Des plus criminels complots,
"J'ai perdu par un crime
"La vie au milieu des eaux;
"Aux yeux cette pierre offerte
"Passant te dira mon sort,
"Mon départ causa sa perte
"Sa perte causa ma mort. e

Fin de l'histoire en couplets du Voyage du Corps
de Bonde, par le Marquis de Bouthilliers.

Les tendres reproches
D'une amante abandonnée
Pourquoi crains-tu la fureur ?
Maître de ma destinée
Tu prononces mon malheur
À cette nouvelle affreuse
Je fus prête d'expirer
Mais je suis moins malheureuse
Aprésent je puis pleurer
Je l'ai fait trop voir peut-être
Ton pouvoir et mon ardeur
En me faisant moins connaître
J'aurais pu garder ton cœur
Mais j'ai cru loin de rien faire
N'en pas oser exprimer
D'autres ont l'orgueil de plaire
Je n'eût que celui d'aimer
Eh bien ce monde volage
T'offre-t'il de vrais plaisirs
Et l'objet de son hommage
Va-t'il fixer tes desirs
Que ta maîtresse nouvelle
Doit être chère à tes vœux

68
Serait-tu donc infidèle
Sans devenir plus heureux ?
Tu t'es mal connu toi-même
Tu sentiras ton erreur
Tu mets ta gloire suprême
À conquérir plus d'un cœur
Mais la nature invincible
Te prescrit une autre loi
Elle t'a formé sensible
Elle t'a formé pour moi
Lorsqu'à des beautés trompeuses
T'useras las d'obéir
De tes victoires honteuses
Lorsque tu sauras rougir
Viens retrouver ton amante
Viens lui confier ton sort
Tu la verras constante
Elle n'attend qu'un remord
Ne crains point que ma vengeance
Abuse d'un tel moment
Je mettrai ma puissance
À consoler mon amant
Va ma tendresse est si pure

Que je croirais malgré toi,
En oubliant ton parjure
Ne rien faire que pour moi. ~

Les plus jolis mots de la langue Française
À deux époques de sa vie
L'homme prononce en bégayant
Deux mots dont la douce harmonie
À je ne sais quoi de charmant ~
L'un est Maman et l'autre j'aime ~
L'un est créé par un enfant,
Et l'autre arrive de lui même
Du cœur aux lèvres d'un amant. ~
Que le premier se fasse entendre
Bientôt une mère y répond,
La jeune Beauté devient tendre
Si son cœur entend le second. ~
Ah! jeune Luce, prends-y garde.
Le mot j'aime est plein de douceur
Mais tel qui s'ouvent le hazarde
N'en sentit jamais la valeur. ~
L'Esprit quelquefois s'en amuse

69
Il en saisit si bien l'accent
Que méchamment il en abuse
Pour tromper un cœur innocent ~
Il faut une prudence extrême
Pour bien distinguer un amant
Celui qui dit mieux j'aime
Est quelquefois celui qui ment. ~
Qui ne sent rien, parle à merveille;
Crains un amant rempli d'esprit,
C'est ton cœur et non ton oreille
Qui doit écouter ce qu'il dit. ~

À une Amie.
Je t'aime tant, je t'aime tant
Je ne puis assez te le dire
Et je le répète pourtant
À chaque fois que je respire.
Absent, présent, de près, de loin,
Je t'aime est le mot que je trouve
Seul avec toi, devant témoin
Là je le pense, où je le prouve. ~
Tracer ton chiffre en cent façons
Est le seul travail de ma plume.

Je le chante dans mes chansons,
Je le lis dans chaque volume.
Dans les tableaux, dans les Portraits
Je cherche par tout ton image.
Si la beauté m'offre ses traits
Je pense à ceux de ton visage.
En ville, aux champs, chez moi, dehors
Ta douce image est retracée.
Elle se fonde quand je m'endors
Avec ma dernière pensée,
Quand je m'éveille, je te vois
Avant d'avoir vu la lumière
Et mon Cœur est plus vite à toi
Que le jour n'est à ma paupière.
Absent, je ne te quitte pas,
Tous tes Discours je les devine,
De loin je compte tous tes pas
Ce que tu dis je l'imagine.
Pois de toi suis-je de retour
Je suis au Pérou, c'est un délire
Je n'existe que par l'amour
Dans ton souffle je le respire.
Ton Cœur est tout mon bien, ma loi

10
Te plaire est toute mon cure,
Enfin en Toi, par Toi, pour Toi,
Je respire et tiens à la vie.
Ma bien aimée, o mon Trésor,
Qu'ajouterai-je à ce langage?
Dieux! que je t'aime! en bien encore
Je voudrais pouvoir t'aimer davantage.

Les vœux d'un homme libre.

Adressés aux représentants de la nation Française
Hardis Libérateurs de la France asservie,
Béni soyez donc mille fois.
Courage! que la tyrannie
Tremble aux fiers accents de votre auguste voix.
Briser ses pieds d'airain, briser sa tête impie
Et pour mieux affermir le trône de nos rois
Prenez le Sceptre du Génie
Consultez votre Cœur, dictes de sages lois
Tirez-nous de la barbarie
Et que de la justice et du bonheur suivie
La sainte humanité rentre dans ses droits.
Que le fils obscur d'un infâme
Pût vit en sage à nos yeux

Revoir à la face des cieux
Les honneurs dûs à sa belle ame.

Que les fils de ces demi-Dieux
La gloire et l'amour de la terre

N'en la servent pas comme eux
Soient égaux à l'homme vulgaire.

La devraient-ils à mille yeux.

Leur noblesse est une chimère.

Que l'homme utile et vertueux.

Soit le seul noble sur la terre.

~~Qu'ils ne la servent pas comme eux~~

~~Soient égaux à l'homme vulgaire.~~

~~La devraient-ils à mille yeux.~~

~~Leur noblesse est une chimère.~~

~~Que l'homme utile et vertueux.~~

~~Soit le seul noble sur la terre.~~

~~Qu'ils ne la servent pas comme eux~~

~~Soient égaux à l'homme vulgaire.~~

Ne servez plus la tyrannie.

Guerriers Français, braves guerriers

Soldats, défendez la Patrie.

Citoyens, gardez vos foyers.

Gardons tous notre auguste Peuple.

71
Les regards nous rendront heureux.

Méchans redoutez sa colère.

A sa voix puissante, à ses yeux

Tombes inégale balance.

Toujours favorable aux pervers.

Que le Juge porte les fers

Dont il a chargé l'innocence.

Que son généreux Défenseur

Recevant notre juste hommage

Cher un Peuple humain, libre et sage.

Trouve la gloire et le bonheur.

Que l'enfant, la frêle espérance

D'un heureux et proche avenir

Sous les loix d'un sage commence.

En jouant à le devenir.

Loin de lui le barbare maître

Qui fait de l'étude un tourment

Dans l'âge tendre elle doit être

Un noble et doux amusement.

Que le livre de la nature

Soit ton livre aimable enfant.

Et la vérité juste et pure

Charmera ton esprit naissant;
La vérité nue est si belle
Elle est si puissante sur nous,
Parlez respectable immortelle
Maîtres absurdes taisez-vous
Taisez vous ou parlez comme elle.
De notre Liberté sages restaurateurs
Vous dont l'Europe entière admire la prudence,
Vous mes voïs, mes Dieux, mes vengeurs
Déployez votre utile et divine éloquence.
Elle subjuguera l'indomptable licence
Elle calmera les fureurs.
Et du crime et de la vengeance
Elle rasurera la timide innocence
Elle enchainera tous les cœurs,
Vaincus par la reconnaissance
Eloquence, vertu, savoir,
Quelle n'est pas votre puissance,
Vous pouvez tout, soyez, daignez vouloir
Et bien-tôt vous verrez la France
Fière à jamais de vous devoir,
L'honneur, la vie, et l'abondance

12
Songez-y bien : la coupable beauté
Que nul amant n'a pu trouver constante,
Dans son Automne expiant sa fierté
Seule en un coin plaintive et gémissante,
A la lueur d'une lampe mourante,
Conduit l'aiguille, où d'une main tremblante,
Tourne un fuseau de ses pleurs humecté
En la voyant la maligne jeunesse,
Triomphe et rit de sa douleur.
L'amour armé, d'un fouet vengeur,
De desirs impuissants tourmente sa vieillesse;
Elle implore Vénus : mais la fière Déesse,
Detourne ses regards et lui répond sans cesse
Qu'elle a mérité son malheur.

~~~~~  
Aidons-nous mutuellement  
La charge des malheurs en sera plus légère,  
Le bien que l'on fait à son frere  
Pour le mal que l'on souffre est un soulagement.

~~~~~  
Le véritable esprit sait se plier à tout
On ne vit qu'à demi quand on a un seul goût

Recueil

De Vers

. 10^{me}

Cahier

Prière Desespérée

Année 1796

C'est dans ce lieu si saint, aux pieds de son Autel
Que j'ose invoquer le nom de l'Eternel.
Tu daigneras dans ces temps de terreur et d'effroi
Exaucer ma prière, l'abaisser jusqu'à moi.
Grand Dieu, ma patrie dans les fers gémissante
Implore par ma voix ta bonté si puissante.
Tu as puni nos crimes, daigne voir nos remords.
Où permets-nous enfin de descendre chez les morts.
Finis nos malheurs en ouvrant nos tombeaux,
De ce jour si brillant, cache-nous les flambeaux.
C'est un de tes bienfaits, mais le plus précieux
Le plus grand qu'à l'homme qu'il accorde les cieux.
L'âme enfin de son être, le charme de sa vie,
La Liberté hélas à nos vœux est ravie!
Sans elle il n'est point de plaisir dans la nature
Sans elle point de bonheur pour l'âme sensible et pure.
Viens, descend des cieux, auguste liberté,
Viens ranimer en nous cette noble fierté
Qui à l'homme avili apprend à se connaître
Et dit à son cœur que Dieu seul est son maître.

24
O Toi que j'adore Créateur Souverain,
Toi qui fis ce monde par un signe de ta main,
De ton trône enflammé qui luit au haut des cieux
Par un Peuple malheureux daigne baisser les yeux.
Hélas tu ne crées l'homme que pour le rendre heureux
Il ne pourrait l'être sans être vertueux.
La vertu, ô mon Dieu n'est point le partage
De cet état odieux qu'on nomme esclavage.
L'Esclave connaît-il jamais sa noble ardeur?
Il ne voit en elle qu'un nom sans valeur.
Un nom qui l'amour, la gloire des Patriotes,
Sera toujours la terreur et la honte des Despotes.
L'homme libre au contraire enflammé d'ouïe
N'adresse qu'à son Dieu son hommage et ses vœux.
Après sa reconnaissance, sa première passion
Est le respect qu'il porte aux lois de sa nation.
Est enfin cet amour sacré de la Patrie
Qui inspire aux héros le mépris de la vie.
Elevé une âme noble au-dessus d'elle-même,
Donne cette force sublime, cette vertu suprême,
Qui au-dessus des faveurs et des caprices du sort
Sout cherche la gloire au sein même de la mort.
Daigne entendre la voix d'une nation opprimée
Daigne changer Dieu puissant sa cruelle destinée.

Daigne nous arracher des mains de nos tyrants
Abandonnerais-tu tes malheureux enfants ?
Refuserais-tu à ce Peuple, couragés de tes mains
Les droits que ta bonté accorda aux humains ?
Les droits de l'homme enfin, oui il doit t'obéir
Mais l'homme ton image, est-il fait pour servir ?
Si ces vœux hélas ! n'étaient qu'un vain espoir...
Ecoute... exauce alors les vœux du Désespoir !
Si tu destines nos jours à servir la Russie,

~~Je ne puis que te le dire, et te le dire avec confiance~~
~~Qu'un jour tu sois en mesure de nous défendre~~
~~Contre les coups de la main étrangère~~
~~Et que tu sois en mesure de nous défendre~~

Que tout ancien plaisir devienne pour nous un pain
Que nos vœux ulcérés ne soient plus qu'à la haine
Qu'ils n'aient de sentiments que ceux de l'animosité
Qu'ils ignorent l'amour, qu'ils renouent l'amitié
Et que les maux, l'infortune, suivant par tout nos pas
Ne nous laissent de soutien que l'espoir du trépas !

~~~~~  
Sers à l'Empereur de Russie.

Quand j'ai cru qu'il les méritait, 1796.

L'Œil dont le règne commence par des bienfaits.

75  
Qui protège l'innocence, pardonne même aux forfaits  
Toi dont la clémence vient de rendre à nos larmes  
Doux mille infortunés objets de tant d'allarmes  
Un héros de la Pologne, l'infortuné soutien,  
Qu'honore, que chérit, tout honnête Citoyen,  
Prince daigne accepter un hommage digne de vous  
Celui d'un sentiment aussi noble que doux,  
De la reconnaissance, que font naître en nos cœurs  
Les troubles que le tien prodigue à nos malheurs ;  
Il n'est point dicté par une basse flatterie ;  
Polonoise, je fais gloire de chérir ma Patrie,  
Et ne crois pas t'offenser quand j'ose ici te dire  
Que je hais ton Pays autant que je t'admire.  
Lois de craindre que cet aveu ne te parût un crime  
Je me flatte qu'il pourra me valoir ton estime  
Et que même ta vertu ne saurait condamner  
Ce pur enthousiasme que le vice seul peut blâmer  
Du faible opprimé généreux défenseur,  
D'un Peuple malheureux auguste Protecteur,  
Quand ton œil vigilant réprime tes agents  
Tu lui rend un Monarque au lieu de mille tyrants  
Quand tu daignes permettre qu'aux pieds de ton trône  
Un infortuné que le sort abandonne  
Viennne te procurer le moyen d'être heureux



Celui de secourir des mortels malheureux,  
Permetts donc encore que la reconnaissance  
Publie tes vertus, exalte ta bienfaisance,  
Que je te consacre ici les premiers vœux  
Que jamais pour un Russe j'ai adressé aux Cieux.  
Protéger, grand Dieu, une si belle vie,  
L'Exemple des monarques, l'amour de la Russie  
Puisse-t'il adorer du Peuple dont il est Roi  
Finir avec gloire un regne long et prospère,  
Puisse son nom écrit dans le temple des vertus  
Ne le pas céder au grand nom de Titus  
Et puisse le Vieillard au sein de sa famille  
Apprendre à le bénir au petit-fils de sa fille.

Même en la redoutant, adore ta puissance,  
 Et l'œil noir de pleurs, le Cœur gros de soupçons,  
 Dans ses tourments même, croit voir des plaisirs!  
 Les plaisirs que sont ils? une vaine illusion  
 Qui enfante et détruit une aveugle passion,  
 Des instants de douceur, suivis de mille alarmes,  
 Et payés bien tôt par des torrents de larmes!  
 L'as appelée qui voudra du faux nom de bonheur  
 Je te redoute amour, ah laisse en paix mon Cœur!



Mes adieux à Nâstine. 1798.

O lieux chers et charmants où ma paisible enfance  
Gouta dans le sein de la paix et de l'innocence  
Sous qu'une longue habitude rend si chers à mon cœur,  
Cui j'ai vu renaitre dix années de bonheur,  
Où tout me retrace les souvenirs les plus doux  
Qu'il en coûte à Valère pour s'éloigner de vous.

Et toi douce Printemps, belle Saison des fleurs,  
Saison de mes plaisirs, toi l'été de mes vœux.  
C'est toi qui ramènes le douloureux moment  
Où je quitte à jamais ce séjour si charmant.  
Jadis tu fûs pour moi l'époque désirée  
Qui des glaces de l'hiver délivrant la contrée,  
Rendait leur verdure à ces prés si fertiles  
Leur bel arbr. aux fleurs, leurs cours aux ruisseaux.  
Tu donnes l'être à tout, dans les bois les cascades  
Les insectes sous la terre, les Poissons dans les eaux  
Tout revient à la vie, tout célèbre le retour.  
De ces jours fortunés, consacrés à l'amour.

21  
Mon ame s'abandonnant à cette volupté pure  
Etrangère à l'amour, encausait la nature,  
Jamais je n'admirais son aspect solennel  
Sans aimer davantage, sans bénir l'Eternel.  
Sans rendre à ses merveilles, le culte qui leur est dû  
Sans mieux haïr le vice, mieux chérir la vertu,  
Sans mieux ressentir et mieux reconnaître,  
Ce que doit ma tendresse aux auteurs de mon être.  
Sans que du monde renaissant la vue majestueuse,  
Ne me rendit plus sensible et par-là plus heureux.

Auteur de ces merveilles qui éblouissent ma vue  
En ces lieux mieux qu'ailleurs je crois être entendu.  
Ces champs couverts <sup>d'herbes</sup> de prés que je contemples  
L'ont-ils tes vrais autels, tes plus augustes temples,  
C'est ici où tout parle de ta bienfaisance,  
Que j'aimais à parler de ma vive reconnaissance,  
Et quand tout célébrait tant de bienfaits divers  
Je joignais mes hommages à ceux de l'univers.

Tu sais que toujours le premier de mes vœux  
Fût le don d'un cœur sensible et vertueux,  
Le bonheur pur et doux que procure la tendresse  
Un sort fortuné pour tout ce qui m'intéresse,  
Une vie vouée à ceux à qui mon cœur est lié.



72  
Et coule tranquillement au sein de l'amitié!

Daigne échanger ces vœux que ma faible voix.  
Répète en ces lieux pour la dernière fois!  
Ces lieux... seront toujours bien chers à mon souvenir,  
Protège-les... j'ose former ce nouveau vœu,  
Daigne leur conserver des jours sereins et doux.  
Rappelle-y le bonheur... il semble fuir avec nous.

Et vous chères amies, que je laisse en ces contrées,  
Que ne voyez-vous combien vous êtes pleurées!  
Puisse-<sup>vous</sup> pénétrer mes sentiments secrets,  
Voir que votre amie mérita quelques regrets;  
Et lisant dans mon âme puissent vos sensibles cœurs  
Voyez de quelques larmes ce que vous coûtez de pleurs.  
Ne m'oubliez pas... adieu... et que l'âpre  
Autant qu'elle vous aime, vous <sup>soit</sup> être toujours chère!

Adieu donc Kistin, adieu belles prairies  
Bois charmants, plaines fertiles et vives ondes chéries  
Dont le cours inconstant m'enseignait nos destins,  
Beaux arbres, cultivés, et plantés par mes mains,  
Jardin délicieux dont la belle structure,  
Et le mérite de l'art soumis à la nature,  
Partirent où je venais occuper mes loisirs  
De lectures qui joignent l'instruction aux plaisirs

73  
Lieu toujours témoin, souvent seul confident  
de mes peines, de mes plaisirs, de tous mes sentiments,  
Je vous quitte : mes pleurs vous dévoient à tous yeux  
c'est le langage du cœur, et ce sont mes adieux.  
~~~~~




BJ